

*Collection* « CAHIER DES SAISONS »

---

AYOUB SINANO

POLA DE PERA

*suivi de*

PROSES POUR POLA

*pour Christian et  
Josiane - illustré  
par Bernard*

*juillet - Août 1965*

RENÉ JULLIARD

30 et 34, rue de l'Université  
PARIS



POLA DE PÉRA

© 1964 by René Julliard  
PRINTED IN FRANCE



## POLA LA MORTE

Du temps où nous pérorions  
A Péra de Constantinople  
Vous portiez une robe sinople  
Sur vos seins durs comme des citrons

Près du chemin qui bifurque  
Et qui descend vers le Bosphore  
Vous faisiez l'amour à la turque  
Faible dans les bras des forts

Vous sentiez le musc ou l'ambre  
Le jasmin ou le romarin  
Et vous aviez montré votre chambre  
A plus de trois cent vingt marins

Vous vouliez vivre centenaire  
Hélas ! bien folle est qui s'y fie  
Car vous êtes au cimetière  
Au pied de Sainte-Sophie.





## POLA DIVA

Les grands effets ont de subtiles causes :  
Quand tu chantaïs Madame Butterfly  
à l'opéra  
de Péra,

Les spectateurs sentaient tes relents d'ail  
Et c'est pourquoi l'on te couvrait de roses.

Ah, l'émouvant parfum de tes salades !  
En se mêlant avec la mer calmée  
dans l'opéra  
de Péra,

Il faisait se gonfler tes seins d'almée  
Qui remuaient au rythme des roulades.

Vingt ans après — dans quelque lupanar —  
Voyant, sans voix, sur un divan, la reine  
de l'opéra  
de Péra,

Le client de la nuit, à ton haleine,  
Reconnaît le rossignol du Phanar.



## L'ENFANCE DE POLA

Ce soir tu barbouilles tes lèvres  
de miel et de rahat-loukoum  
Mais jadis tu gardais les chèvres  
d'une puissante hanoum

Dans ta robe courte et rose  
avec tes jolis bras nus  
à treize ans tu prenais des poses  
pour charmer le premier venu

Puis les étreintes et l'extase  
Ali et ses doigts de velours  
— Les tiens égrènent des topazes  
Quand tu racontes vos amours...

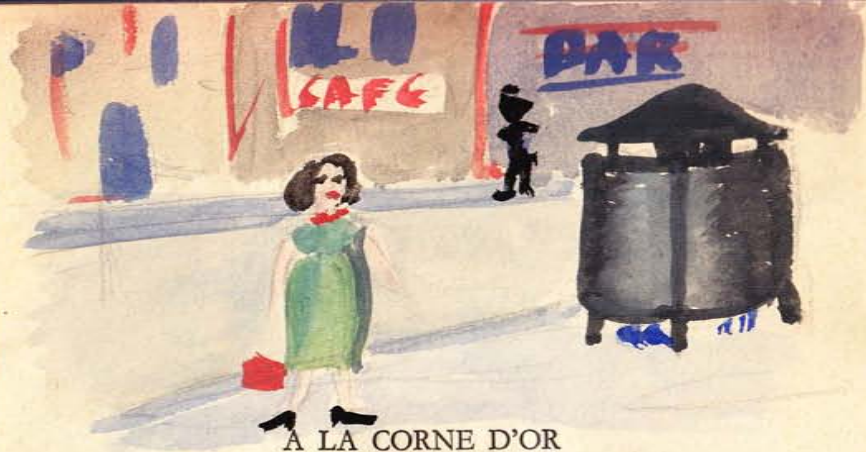
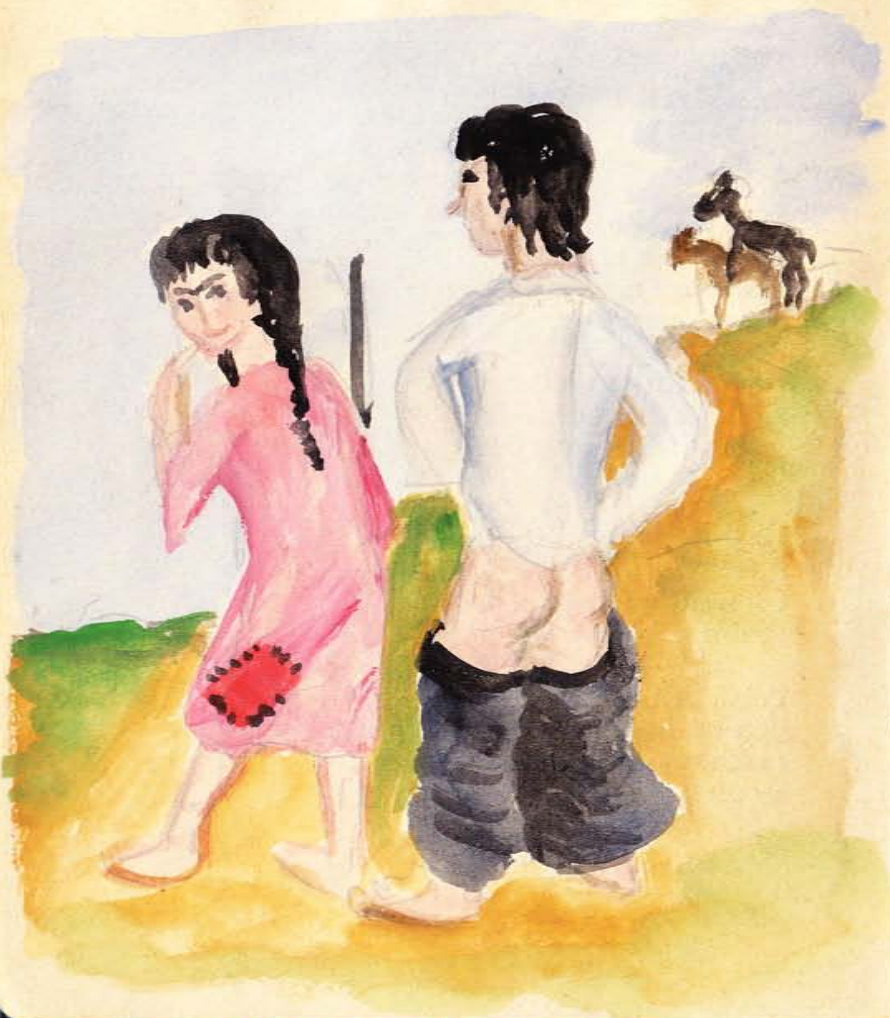
Un jour passa par ton village  
le pacha de Gérimarem  
qui te trouvant belle et peu sage  
t'enferma dans son harem

Puis... En t'écoutant chacun rit  
mais toi, les coudes sur la table,  
tu sais que celui qui te prit  
sentait la jeunesse et l'étable



Tu fais venir ton narguilé  
d'opaline blanche et verte  
Mais tu n'as pas oublié  
Ali et sa chemise ouverte

Ah ! qu'il est loin le beau bouvier  
qui le premier t'a dit : Je t'aime...  
— Ne pleure pas dans ce ravier  
d'aubergines à la crème.



A LA CORNE D'OR

Un jour, sans écouter les soupirs et la peine  
De quarante effendis et d'autant de raïas,  
Rêvant de t'appeler Pola la Parisienne,  
Tu partis en sleeping avec tes falbalas.

Les gloires de Stamboul ne te suffisant pas,  
Tu croyais retrouver aux rives de la Seine  
Les succès que partout suscitent tes appas  
Étalés opulents au-dessus de ta gaine...

Hélas ! pour t'accueillir pas le moindre orphéon !  
Sous l'indigne lueur d'une enseigne au néon  
Tu connais un Paris rougeoyant et lubrique,

Où « à la Corne d'Or » du vieux Sébastopol,  
Tu vis dans la terreur d'un prénommé Popaul  
Au métier réprouvable et ichtyonomique.





POLA LA PARISIENNE

Il faut travailler, ce soir; je m'assieds devant la glace  
et je me contemple; ah ! que je suis triste et lasse !...

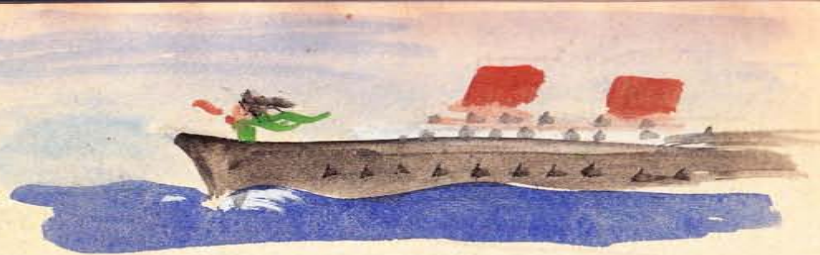
Ici tout est gris et mesquin, tout est sale, même le  
désir  
et j'ai vieilli à force de me vendre sans plaisir...

J'entends dans l'escalier un pas d'homme qui monte  
et à mon front fané je sens aussi monter la honte...

Pour couvrir cette ignoble rougeur de Paris  
j'applique sur mes joues un peu de poudre de riz...

Ah ! que je suis lasse de montrer mes charmes  
et de cacher mes larmes...

Mais c'est l'heure ! vite du khôl sur mes yeux  
et courage, Pola ! — Au premier de ces messieurs !...



## LE RETOUR DE POLA

*Ayant mis mes bijoux au clou  
Je reviens à Bey-Oglou  
(Complainte anatolienne)*

Par les soins de Popaul, de Jules ou Toto,  
Tu n'avais à Paris connu de griserie  
Autre que mercantile au coin du Sébaste  
Et rêvais de revoir ta chère Anatolie.

Abandonnant la France et son parfum d'oseille,  
Vendant tes brimborions tu t'enfuis un matin  
Et, prenant un bateau dans le port de Marseille,  
Laissas le vent salé balayer ton chagrin.

Enfin voici Péra, la ville illuminée;  
Chacun sait ton retour ou du voisin l'a su :  
« Pola est de retour, Allah l'a ramenée ! »  
— Tes pleurs roulaient du fard jusque sur ton fichu.

Et tu sais à présent l'âcre goût du voyage,  
Et les espoirs déçus, et le mal du pays...  
Demain, sans tes bijoux au bras ni au corsage,  
Quand tu raconteras les beaux soirs de Paris,

Lorsque tu décriras les charmes de la ville  
Et l'Opéra plus grand que celui de Péra,  
Les fleurs et les bonheurs et le succès facile —  
Certes tu mentiras, mais nul ne le saura.

J'ai laissé (diras-tu) à mes femmes de chambre  
Mon collier de turquoise et ma broche en corail  
Et mon bracelet d'or et mon chapelet d'ambre...  
— Reprenez, mes amis, de ces cailles à l'ail !





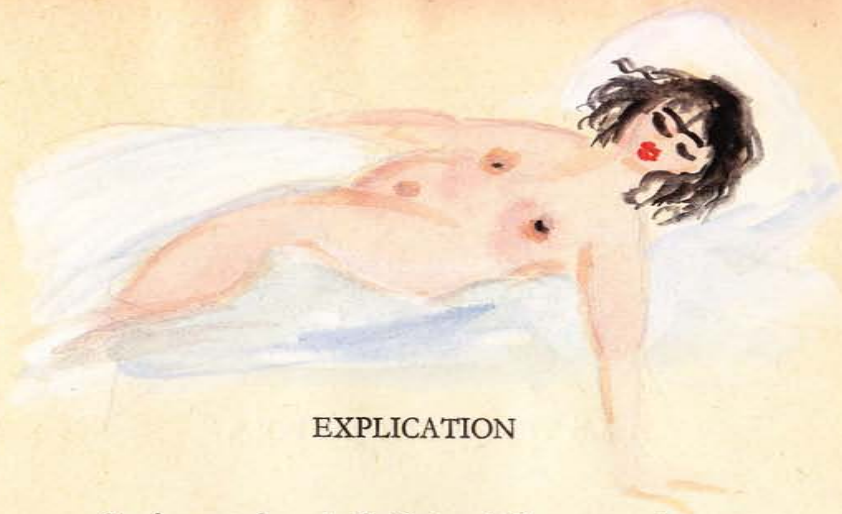
### POLA LA MAL ARMÉE

En cagoule, icoglan blanchi aux janissaires  
Et cygne des deux mers dont le duvet jaunit,  
Cent fois las enlacez néanmoins en la nuit  
Vos corps sinon défunts en leurs deuils solitaires.

Reconnus les recoins, étalés les mystères,  
L'ailé ne revient-il aux douceurs de son nid ?  
Et l'arbre aux bras épars offre-t-il pas son fruit ?  
Pareils mimez à neuf les gestes émissaires.

Éplorée au royaume isolé tout de blanc  
Où, comme un faix, l'aga se dresse sur ton flanc,  
Défaite courtisane en remparts de batiște,

Ta défense est trop frêle et ton corps est tout fleurs,  
Sans armes ton veuvage où picotent des pleurs;  
« Crois vaincre ton ivresse avec mon améthyste ! »



### EXPLICATION

En bonnet de nuit, l'officier vieilli aux armées et l'artiste de Stamboul aux cheveux teints, le poète les enjoint de s'unir dans l'obscurité afin de conserver à leurs corps un peu de vie.

Une fois que l'exploration est faite, que la vie est expliquée, l'oiseau ne revient-il pas d'instinct à son nid douillet; et l'arbre ne continue-t-il pas à donner son fruit ? Comme eux, couple, refaites les gestes qui annoncent le renouveau de la sève.

Mais Pola semble triste parmi les draps du lit où le vieil officier remporte aisément la victoire; elle ne lui a opposé comme toute résistance qu'une légère chemise. Il n'y a pas lieu de croire que MM. Reboux et Muller aient voulu le calembour du 10<sup>e</sup> vers.

L'aga s'exprime. On ne saisit pas à la première tentative. Il faut s'en pénétrer pour comprendre son intervention. Nous laissons ce soin au lecteur.





## LE TESTAMENT DE POLA

Un jour parce que j'étais triste un aga gaga me donna son améthyste; à ma cousine Chouchoula je lègue ce bijou-là.

A mon amie Amélia aujourd'hui si pieuse et sérieuse, je lègue ma croix byzantine avec sa léontine et l'icône de la Vierge Victorieuse.

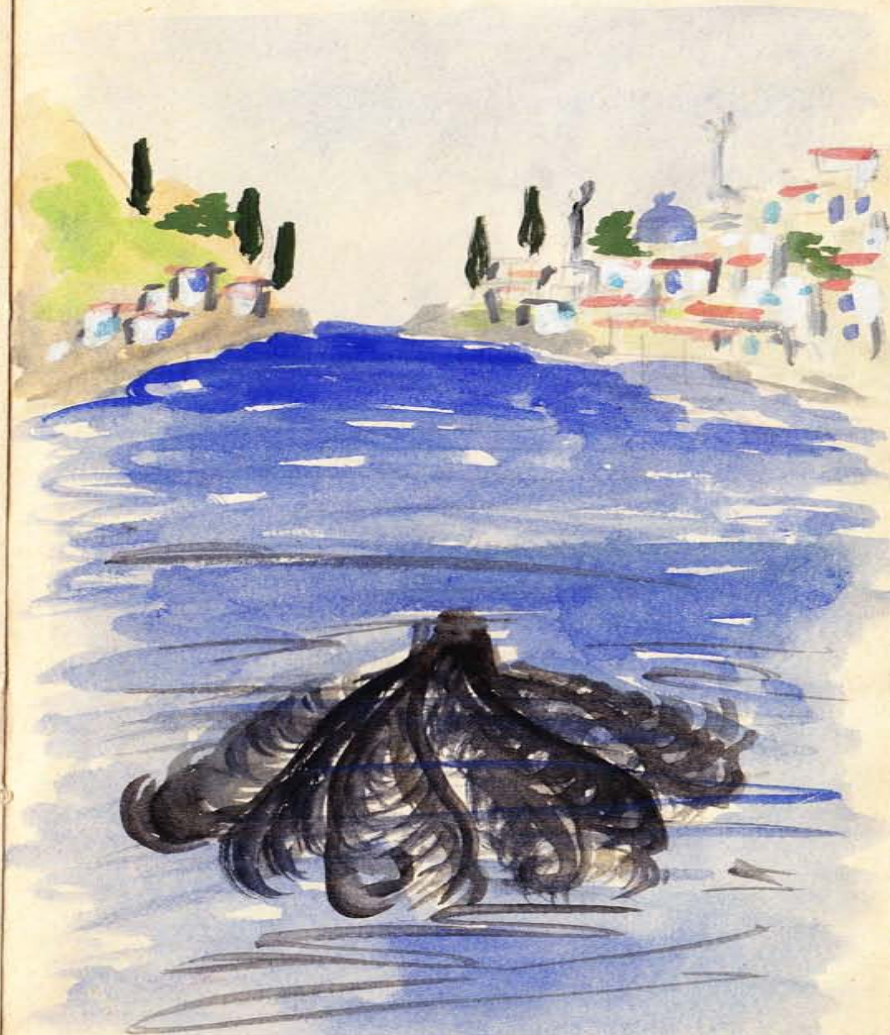
A ma parente Marie d'Alexandrie je lègue mon gilet brodé; à sa fille, mon petit dé dont je me suis si peu servie durant ma vie.

Au fidèle Babaganouche, pendant vingt ans mon concierge, de quoi s'acheter des babouches et un paletot de serge pour son épouse Nazlé à qui je lègue aussi mon narguilé.

Je désire que l'on jette dans le Bosphore l'éventail en plumes d'autruche et le mouchoir en dentelle des îles que je portais dans la Traviata.

Au pope du cimetière de quoi dire trois prières afin que Dieu se souvienne que je suis morte chrétienne même si j'ai vécu en chienne.

Voilà, c'est tout, j'ai tout donné. Qu'il me soit pardonné.







PROSES POUR POLA





## CHOUCHOULA LA MARIGOULA

... Moi qui ai dansé avec trois princes au bal du consulat de Russie ! soupira Chouchoula la Marigoula, la petite âme burlesque et enfantine, en coiffant ses bouclettes roussâtres, entretenues au henné, d'un chapeau n'ayant de nom en aucune langue, jadis noir, de velours naguère, couvre-chef sans âge bien que datant d'une époque glorieuse.

— Un cœur, vois-tu, lui dit Pola, c'est aussi démodé qu'un chapeau cloche et beaucoup plus encombrant...

Chouchoula est la cousine de Pola, elles ont grandi ensemble. Elles lisent l'avenir dans le marc du café et s'inventent des vies inimitables, se font apporter des confitures et des verres d'eau fraîche par une voisine obligeante, chantent des romances d'Anatolie surgies de leur enfance, essaient des toilettes surannées que



Chouchoula conserve dans un vieux coffre incrusté de nacre et d'ivoire.

— Te souviens-tu de ma robe en satin zinzolin et du bel officier qui, d'amour pour elle plus que pour moi, s'est donné la mort au pied de mon escalier ?

A quinze ans, en étouffant rires et petits cris effarouchés, elles passaient et repassaient, deux fillettes en haillons roses, devant le palais mystérieux où un jeune bey mélancolique se consumait d'ennui derrière les moucharabiehs. C'est la vieille Milika (elle faisait des ménages, on la surnommait la briseuse d'opalines), cancanière et irrésistible, qui parla du bey ténébreux aux deux cousines émerveillées : Il a la peau plus blanche que du lait, des lèvres plus roses qu'un œillet, des yeux profonds et doux comme la mer de Marmara. Il passe toutes ses nuits à pleurer au chevet du lit en or massif où mourut lentement la sultane sa mère.

— L'an prochain je l'épouserai, dit Chouchoula; tu viendras vivre dans mon yali. Je construirai pour toi le kiosque de Pola, entouré de jasmins d'Inde et de lourds magnolias. Tu auras des robes en dentelle d'argent et une voiture dorée pour te promener le dimanche matin...

A seize ans Chouchoula la Marigoula fut mariée au fils du pharmacien qu'elle quitta pour un prestidigitateur qui s'enfuit à son tour

avec une soi-disant almée (que la peste l'étouffe, que le choléra l'emporte, qu'elle crache du sang noir et du poumon vert) dont on n'a jamais su le nom mais qui se vantait d'être maltaise : « Je ne suis pas une d'ici... »

Voilà Chouchoula seule, abandonnée, maudite, avec deux enfants en bas âge qu'elle a égarés depuis. Et c'est tant mieux. Elle ne veut pas qu'ils sachent jamais qui fut leur mère : Ma fille est peut-être comtesse, mon fils est sûrement amiral. Pour eux je voudrais être la Signora Marigoula Pacha qu'on voit aux Iles et aux Eaux-Douces.

— Le soir tombe; je vais rentrer, dit Pola; l'aga m'attend.

Elle couvre d'un vaste châle à franges, don d'un marin espagnol, ses épaules décolletées et encore désirables. Elle glisse une pièce à sa cousine (car l'aga est riche), l'embrasse sur la joue, et s'en va par la rue bruyante et bariolée rejoindre le compagnon de ses vieux jours. Chouchoula reste seule. Elle joue à la poupée, allume la lampe, vide le pot de confiture de roses avec ses doigts. Ce sera tout son dîner. Comme autrefois la vieille Milika, c'est elle à présent qui fait des ménages, qui brise des opalines, chez un médecin français, chez une voyante arménienne et, Dieu me pardonne, chez la veuve d'un banquier juif. On la nourrit



de restes, on la gave de potins qu'elle colporte de maison en maison, de konak en konak : un ragot pour une aubergine, un raconter pour deux becfigues. Le soir venu, elle s'endort très vite. Son corps avait été fait pour le plaisir. J'étais plus belle que Pola, j'avais le nez grec, elle aquilin, presque crochu; c'est la chance murmure-t-elle au bord du sommeil, c'est la chance qui m'a manqué.

On invente une ville, on imagine un décor, un crépuscule aux tons anciens, on y place des personnages qui rêvent et agissent. Ils ont peut-être vécu; aujourd'hui n'ayant plus de visages, ils se glissent dans des robes zinzolin, s'emparent de ces corps jadis faits pour l'amour, insufflent à ces mannequins leurs désirs et leurs désespoirs et leur âme burlesque et enfantine. On ne crée rien. Les foires se vident de poupées, les enfances de leur songeries, les mémoires se dépeuplent de souvenirs : tout se retrouve un jour, comme par enchantement, dans l'histoire des deux cousines aux vies inimitables.

Le café chantant où elles se produisaient n'existe plus depuis quelques années. Construit sur pilotis à la mode d'autrefois, le Kursaal était le rendez-vous de l'élite durant la belle saison. N'en croyez rien quand Pola vous racontera qu'elle a été une grande, une très grande cantatrice; c'est moi qui avais une voix

et chantais en solo. Pola était vive, toute charmante, elle avait aussi du succès. Mais elle était la petite : la grande artiste, c'était moi.

La nuit, Chouchoula se lève parfois, réveillée par un aboiement, par un cauchemar. Elle allume une bougie et se promène à travers la chambre en se remémorant le temps où sur sa carte de visite son nom s'écrivait à l'italienne : Madama Sciusciulla, artiste du Kursaal d'Été. Il lui semble entendre encore le délicieux brouhaha de ses triomphes, revoir les beaux messieurs qui, chaque soir, avec quelle frénésie ! l'applaudissaient; les dames de la société lui lançant, enthousiasmées, leurs mouchoirs brodés; les effendis amoureux qui remplissaient sa loge de paniers de mandarines et de brassées de mimosa. Chouchoula fait une profonde révérence vers la fenêtre qui domine la ville endormie, puis court abriter ses pieds nus sous la grossière courtepointe qui lui sert de draps de lit. La brise de l'aube agite les stores en macramé. Dors, Chouchoula, dors; rêve aux nuits voluptueuses des temps enfuis, rêve aux amants partis à jamais au-delà des Détroits de tes vingt ans.

C'est en bas de coton noir qui dissimulent ses varices que Chouchoula juge plus convenable de sortir le dimanche après-midi. Elle



se rend inmanquablement chez Costa le cafedji pour écouter l'orgue de Barbarie. Elle connaît Costa de longue date; il a servi jeune homme au Casino Kursaal où il n'approchait qu'en tremblant de la superbe artiste. « J'étais la voix d'argent, la voix de miel et de cristal, n'est-ce pas Costa, tu t'en souviens ? » Elle tente une vocalise. « Il y a longtemps que je ne chante plus. »

Ce dimanche Mme Marigoula boit le café parfumé, servi spécialement pour elle par le patron. Elle écoute l'orgue de Barbarie et fredonne une valse du temps de sa jeunesse. Un beau brun s'approche d'elle. Sa carrure inquiète, mais sa voix rassure... « N'êtes-vous pas, madame, l'illustre cantatrice dont on m'a tant parlé ? »... C'est son fils, ils ne se reconnaissent pas, ne se connaissent pas, et seul l'auteur qui sait tout a noté la ressemblance. Ils se parlent un moment, elle lui demande de s'asseoir, il lui offre un sirop d'orgeat. Chouchoula quitte le café avec lui : vont-ils vers l'inceste ou le paricide ? Sans reconnaître son fils, Chouchoula sur la fin de sa vie, eut avec lui une fougueuse liaison... Ou bien : Sans reconnaître sa mère, il l'éventra d'un coup sec, rangea soigneusement l'arme du crime dans le tiroir de la cuisine, et rafla d'une main avide les maigres économies du cadavre ensanglanté... Choisissez, cher lecteur, selon votre tempérament tragique ou

expressionniste. Mais n'allez pas oublier les bas noirs qui donneront un certain piquant à l'une ou l'autre des deux scènes.

Pour nous qui savons tout, Chouchoula n'est pas morte. Le jeune homme voulait un renseignement, c'est tout. Qu'alliez-vous chercher avec votre piquant, avec vos bas noirs ? La veuve du banquier juif, quel jour peut-on la trouver seule ? Si l'affaire marche, on n'oubliera pas Madame dont on sait qu'elle a renoncé à la vie brillante du music-hall (Chouchoula tique, rageuse) et du théâtre (Chouchoula respire, respandit de tous ses restes). Lui, passe ses doigts longs sur sa fine moustache, le geste qui ensorcelle : Chouchoula offre du café réchauffé. Oui, elle accepte, elle l'introduira chez la vieille juive. Mon neveu Michali, l'électricien.

Dans quels complots trempez-tu, Chouchoula la Marigoula ? Encore si tu savais que Michali est ton fils, si tu travaillais à son avancement, à sa fortune. Non, c'est par cupidité, même pas, c'est par paresse, par indifférence que tu te laisses manœuvrer. Une conscience, ça s'use au cours des années dures.

Nous voici au mardi convenu, mardi mauvais jour, jour néfaste, jour où l'Infidèle entra dans la Ville Sainte, jour du triste miracle des poissons de Baloukli. Mais nous reprendrons la Ville et la messe interrompue se déroulera de



nouveau sous les splendeurs de Sainte-Sophie... L'électricien a lustré sa moustache, son meilleur atout — ou presque. Il a endossé sa chemise des fêtes, il fait le beau comme un séducteur de village. La juive s'émeut, ça s'est vu tout de suite. Elle a toujours eu du goût pour les fortes carrures. Elle l'attire, sous prétexte d'une lampe à réparer, dans la chambre au grand lit d'acajou. Quelques instants plus tard la porte se referme, la clef tourne dans la serrure.

Assise derrière la porte, Chouchoula la Mari-goula se laisse aller à une crise de larmes silencieuses; son corps déchu est secoué par les sanglots; son chapeau cloche en velours noir (comme le cœur, véritable accessoire de mélodrame) vient heurter le chambranle puis glisse à terre, découvrant au soleil de l'après-midi les bouclettes rousses de la femme de ménage.

Quant à la fille de Chouchoula, l'auteur dit qu'elle mourut à douze ans, noyée dans le Bosphore par le soldat ivre qui venait de la violer. Sa mère ne devait jamais l'apprendre.



## LES MALHEURS DE CAROLINE CONTRI

Caroline Contri avait roulé les « r » et — au propre comme au figuré — sa bosse un peu partout autour de la Méditerranée. On la disait africaine, car elle avait le teint noiraud. Elle-même se piquait d'être phanariote par sa mère : native en effet de Stamboul mais d'un quartier moins distingué; grande d'Espagne par son père : mais elle ne grandit jamais. Dès son plus jeune âge elle avait touché plus d'escalas qu'un navire-école, et connaissait par le prénom plus de marins qu'un amiral amateur de mousses. Ne dites pas oh ! oh ! messieurs-dames; ça s'est vu et se reverra...

Sa mère avait dansé jusqu'à l'automne de sa vie, et même l'hiver, avec la troupe des Levant-Follies, levant (bien sûr !) sa cuisse, moins légère au propre qu'au figuré, sur tout ce qui, table ou tréteaux, entre les Dardanelles et les Colonnes d'Hercule, pouvait servir de scène. On raconte même qu'une fois, à Odessa, le



galbe de ses épaules fut remarqué par un grand duc et, qu'en dépit des objurgations des popes et des remontrances du tsar... Mais afin de respecter la règle des unités, cet incident ne doit pas nous concerner ici. Elle n'était déjà plus toute jeune, plus toute grassouillette quand elle rencontra le comte Contri, dernier rejeton d'une famille illustre de consuls honoraires sans rang diplomatique. Heureuse de remplacer les bravos et les kharashos par un peu de tendresse, elle se donna à lui moyennant une petite rente et devint mère d'une fillette. Pour sa veine Caroline naquit bossue; depuis l'époque des Croisades quand un ancêtre fut blessé par les Sarrasins au siège de Sitappone, les Contri s'enorgueillissaient de venir au monde contrefaits. Le consul eut le temps de reconnaître son sang avant de périr dans un stupide accident de fiacre. Triste signe des temps nouveaux, la mort glorieuse des anciens est refusée aux nobles d'aujourd'hui. La mère repartit en tournée, la petite comtesse honoraire l'accompagnant. Elle lui donnait le sein entre la polka excentrique et le ballet des ballons roses. Au Kursaal d'Été, un soir, la grande Pola passa sa main sur la bosse du bébé et y laissa trois paillettes d'argent. Ça nous portera bonheur, va, à toi comme à moi.

C'est Angélique de Brousse, l'intellectuelle des Levant-Follies, celle qui lisait à haute voix les petites annonces des journaux, qui lui apprit

l'alphabet. A sept ans, Caroline connaissait ses lettres, comptait volontiers jusqu'à mille et au-delà, et se barbouillait constamment d'encre violette les dix doigts et le bout du nez. Mais sa mère, d'esprit plus pratique, la destinait au cirque; elle lui enseignait l'acrobatie, à s'élancer malgré sa bosse à travers un cerceau enrubanné, et à se tenir en équilibre sur une corde qu'elle tendait de l'espagnolette à une colonne du lit de cuivre. « Voilà plutôt ton gagne-pain, disait-elle à l'enfant en exécutant la triple cabriole; d'être une naine savante ne te servirait pas plus que d'être comtesse : ne croyons pas aux fées. » Et elle bordait sa fille, tirait le rideau, ouvrait la porte au client de la nuit. Chaque matin Caroline trouvait un homme différent dans le lit de sa mère. Au réveil on lui jetait quelques paras et elle courait acheter un volume broché de ceux qu'on vend dans les ports aux matelots sentimentaux. Elle passait de longues heures à pleurer sur le malheur d'autrui, à espérer que l'avocat saurait sauver la tête de l'innocent, que le mari outragé se laisserait attendrir et pardonnerait à l'épouse coupable mais repentante. Jamais elle ne rapportait de ces autres ouvrages que vous savez, ou que vous ne savez pas, destinés à des matelots plus réalistes; à son âge elle distinguait déjà entre le bien et le mal. Et quand bientôt Caroline se mit à regarder les hommes, elle eut vite compris qu'elle n'en tirerait jamais



que moqueries ou compassion. Elle montait alors se réfugier dans la chambre, loin des sarcasmes ou de la pitié, disposait ses livres comme autant d'icônes autour de l'oreiller et s'enfouissait la tête sous l'édredon.

Elle en a connu, la pauvre Caroline, des chambres d'hôtel sordides ! Des draps suspects, des vitres crasseuses, des paravents pisseux. Mais partout elle emportait dans une vieille caisse sa bibliothèque de quat'sous, et un peu de soleil et de bonheur semblait alors illuminer la chambre.

« Fainéante, petit monstre inutile », hurlait la mère. Puis, effrayée elle-même par la cruauté de sa voix, prise de remords, elle se jetait sur l'enfant et la couvrait de gros baisers mouillés. Caroline détestait ces moments de tendresse tardive; sa mère puait de la bouche et commençait de lui faire horreur.

Heureusement la danseuse mourut quand sa fille eut atteint seize ans. Caroline avait déjà fait ses débuts au grand cirque, mais l'épidémie de choléra qui devait la rendre orpheline avait fait suspendre les représentations. Caroline Contri se retrouva seule, sans famille, sans le sou. Elle vendit quelques hardes et, grâce à ses connaissances intellectuelles et aux relations d'Angélique, elle se plaça chez un marchand de cartes postales.

Il fallait la voir se démener entre les boîtes

et les comptoirs, grimpant sur une échelle, escaladant un tabouret. Elle était presque gracieuse. Le soir elle se retirait dans l'arrière-boutique où un matelas à même le sol lui servait de siège et de lit, et une caisse vide de table. Là elle écrivait des romans larmoyants sur de grandes feuilles de papier d'emballage, à la lueur d'une bougie qui projetait sa silhouette monstrueuse contre le mur gris et humide.

Sa bosse recouverte, hiver comme été, d'une sorte de vêtement flou qui tenait à la fois du paletot et de la pèlerine, de la lévite et de la houppelande, ses mains gantées selon la saison de mitaines de laine ou de filoselle, Caroline aimait l'atmosphère calme et poussiéreuse de la boutique. Veuf, le marchand cherchait dans les bars les consolations de la bouteille et la laissait souvent seule. Elle rangeait en rêvant la série des Doges de Venise ou des vues de Trieste, celle, teintée, de la famille du tsar de Bulgarie et la riche collection de cartes de souhaits, en dentelle de papier, en soie brodée d'or ou garnie de fleurs séchées :

*Plus longtemps que cette fleur  
Vous conserverez mon cœur !*

Caroline composait elle-même de petits vers, légendes qu'elle calligraphiait à l'encre d'argent:

*En ce beau jour de fête, en ce matin charmant,  
Je viens porter mes vœux à ma chère maman.*



ou encore ce quatrain :

*En ce beau jour, mon père,  
Que puis-je pour te plaire ?  
Te donner cette fleur,  
Ou bien t'offrir mon cœur !*

Comme certains auteurs, vivant dans l'opulence et qui, selon la formule, ont toujours quelque chose à faire le matin et une bonne maison où dîner le soir, ne savent décrire, au milieu du luxe et des plaisirs faciles, que la vie malheureuse des femmes de ménage, des orphelines infirmes, des prostituées agonisantes, montrant partout des murs lépreux, des varices, des haillons, des épidémies, des abîmes de désespoir — ainsi Caroline Contri savait imprimer à ses compositions une atmosphère de bonheur et de plénitude, si éloignée de sa vie réelle qu'on est en droit de se demander si ce n'est pas, là aussi, une des forces de l'art.

Au crépuscule, se réunissait dans la boutique l'élite intellectuelle du quartier. On admirait les œuvres de Caroline, elle lisait un nouveau chapitre de son roman, tirant des larmes au frère chômeur de la mercière et à la cousine pauvre du boulanger. C'est cette cousine pauvre qui annonça la grande nouvelle à voix basse. Le cœur de Caroline se mit à battre plus vite. Elle la chuchota, la cousine, la nouvelle, la susurra, la marmonna, comme craignant de la

souiller en l'énonçant clairement. Oui, il arrivait, l'académicien illustre, d'outre-mer... Le consul allait le recevoir à quai... Et la baronne Benlamoun donnerait une soirée en son honneur...

Deux nuits le cœur de Caroline ne s'arrêta pas de battre très fort. Elle se hâtait de recopier proprement son œuvre principale, *La Mort d'une Enfant*, celle qui avait mouillé les yeux du boulanger lui-même et tiré des sanglots à la mercière réputée pour la sécheresse de son cœur. La plume allait, venait, de la feuille à l'encrier, traçant des pleins et des déliés à la flamme vacillante de la bougie.

Caroline orne sa robe d'un bouquet de violettes et court sur le port. De loin elle aperçoit l'hôte de marque qui se tient théâtralement sur la passerelle, le buste en avant, sa main baguée crispée sur le bastingage. Les journalistes et les notabilités s'agitent et s'affairent, le gouverneur prononce un discours fleuri, la fille du consul présente un bouquet et un compliment. Caroline est trop émue pour approcher. Mais sa résolution est prise.

Le lendemain, à l'heure où d'habitude elle tient salon, la voici devant le palais Benlamoun. Elle attend à l'ombre d'un ficus que le soleil se couche. Ses petites mains s'agitent, froissent la robe de soie. C'est l'heure, à présent;



les invités arrivent. Descendant d'un fiacre, voici l'illustre académicien à talons hauts qui s'appuie hardiment sur un jeune officier à la moustache blonde. Caroline le laisse entrer, pénètre à sa suite dans le vestibule à colonnes. La baronne se tient là, belle, souriante, puis à la vue de la naine elle ne sait quelle contenance adopter.

— Est-ce une amie à vous, cher Maître ?

— Qui êtes-vous, mon enfant ?

— Mon âme est une petite sœur de la vôtre ! Je suis une désenchantée ! Lisez, Maître, lisez le produit de mes veilles...

L'académicien pouffe sous sa poudre, le jeune officier à la moustache blonde peut à peine le soutenir; la baronne Benlamoun éclate à son tour. Elle ne voit rien de drôle, mais puisque son invité lui donne l'exemple elle force un rire qui sonne comme un tintement de lustre. Toute l'assemblée est secouée, on dirait des sanglots.

Caroline Contri s'enfuit, elle court sans rien voir, se réfugie dans l'arrière-boutique. Ses yeux sont fixes, inquiétants. Par la fenêtre, elle regarde la caisse béante et puante qui sert de poubelle. Elle s'y précipite, grimpe, enfouit sa tête dans les immondices, y entre de plus en plus profondément. Caroline Contri se convulse, s'agite, se tord, hurle; mais on ne peut

l'entendre. Caroline Contri est morte, étouffée; sa bosse émerge au-dessus des ordures. Elle n'a que vingt ans.

C'est jour de fête à Beyrouth. Le Grand Cirque, auquel s'est joint le célèbre ballet des Levant-Follies, est revenu dans la ville; Angélique de Brousse, vieillissante mais encore vaillante, annonça à son plus fidèle admirateur, grisonnant et chevrotant, la mort affreuse de la petite Caroline. Le bruit s'en répandit quoique tombé dans l'oreille d'un sourd. La Municipalité put alors, après quelques démarches, s'approprier l'immense compte en banque des Contri et les bijoux fabuleux de cette famille qui avaient, à l'insu de la troupe des Levant-Follies, attendu dans un coffre que l'héritière eût atteint sa majorité.







## TURQUOISE

Elle s'appelait Fleur. Puis, lorsqu'elle eut treize ans, et pour la protéger du mauvais œil, son oncle lui donna un collier d'argent serti de turquoises, une bague, une broche en forme de trèfle, des boucles d'oreilles et un bracelet assortis. On l'appela alors Turquoise. Quand elle se promenait, escortée d'une gouvernante et, marchant trois pas derrière elles, du vieux portier de son grand-père, les dames du quartier couraient à la fenêtre pour l'admirer, et les marchands ambulants s'écartaient pour la regarder passer. Elle était si charmante qu'en la voyant, dit-on, les rossignols de Stamboul se mettaient tous à chanter.

Turquoise était orpheline. Elle vivait dans le palais de son grand-père, énorme vieillard chenu dont Turquoise avait hérité le regard clair et ferme et la noblesse du port. Son enfance se passa sous la surveillance de Miss Liddell, anglaise rebondie mais néanmoins



revêche et parfois surnoise. Turquoise était riche, si riche qu'elle avait tous les jours un jouet nouveau, si riche que ses poupées ne lui laissaient pas le temps d'être malheureuse. N'ayant connu ni père ni mère, elle croyait que toutes les familles se composaient d'une petite fille en robe de velours ou de satin, selon la saison, d'un grand-père distrait, d'une institutrice cruelle, de trois cents poupées et, bien sûr, d'une nuée de domestiques. Tous les soirs Miss Liddell, vieille fille laide et sans âge qui n'aimait au monde que la reine d'Angleterre et le thé au lait, la battait jusqu'au sang à l'aide d'une brosse à cheveux; elle lui volait ses mouchoirs bordés de dentelle de Chypre et la privait souvent de son dessert qu'elle engloutissait elle-même goulûment devant les regards méprisants de la petite fille qui refusait de pleurer.

Lorsque le grand-père mourut, victime, chuchota-t-on, d'un empoisonnement dont l'ordre venait de très haut, Turquoise alla habiter chez une parente éloignée devenue sa tutrice. Miss Liddell disparut la veille du déménagement, en emportant trois douzaines de mouchoirs fins et tous les bijoux de l'enfant, y compris sa parure de turquoises et jusqu'au médaillon entouré de diamants qui ne quittait jamais son cou et que la misérable avait dû lui ôter pendant son sommeil. On ne retrouva jamais l'ignoble

Anglaise et il est vrai qu'on la chercha fort peu : toute la famille était en disgrâce et la police nullement désireuse de l'aider.

Ce fut alors que Turquoise, malgré ses poupées, comprit son état d'orpheline. Plus personne ne la pinçait, ne la giflait; elle était sans amies, sa parente vivant très retirée du monde. Les repas de Turquoise lui étaient servis dans son appartement, une aile de l'immense sérail délabré aux huit salons toujours clos. Tante se croyait malade et ne quittait guère sa chambre où elle s'occupait à la lueur de quatorze veilleuses, Turquoise les avait comptées, où elle s'occupait, dis-je, inlassablement à ses broderies, se servant pour soies de ses propres cheveux qu'elle avait eus fort beaux et abondants mais qu'avec l'âge elle perdait. Turquoise regrettait à peine de ne la voir que deux fois la semaine : Tante était devenue très laide, elle peignait son visage jusqu'à le rendre hideux, et son sourire figé découvrait un râtelier entièrement composé, signe de richesse, de dents en or massif.

On voulut marier Turquoise à un parent éloigné, homme de cinquante-sept ans égoïste et débauché. Turquoise refusa, par politesse plutôt que par dégoût : quand on est bien élevée il faut tout refuser, même une pistache cristallisée ou une cuillerée de confiture à l'anis, au moins trois fois avant d'en prendre.



Pour un mari, elle fit de même. Tante n'insista pas, et retourna à ses bizarres tapisseries, dissimulant sa calvitie sous un vaste bonnet en dentelle mauve. Le parent éconduit révéla alors que Turquoise, malgré les huit salons, les domestiques et la dentition cossue de Tante, était bel et bien ruinée. Nul ne savait à quel point elle souhaitait l'amour, ni quelles vertus épousables se cachaient derrière son regard hautain et son sourire espiègle; et aucun autre prétendant ne se présenta.

Le corps de Turquoise était plus blanc qu'un sorbet de neige; au hammam ses cheveux lui descendaient jusqu'aux genoux et l'épileuse lui disait en riant grassement : Eh bien ! il sera fortuné le prince qui te prendra, il aura tout cet or pour lui ! Car Turquoise était blonde comme ses aïeules circassiennes et anonymes, dont les Ottomans de bien peuplaient leur palais, et ses yeux brillaient des reflets verts de l'Arménie répandus sur le marbre des harems. Pendant que les femmes s'affairent autour d'elle, apportant l'huile d'amandes, la pierre ponce ou les serviettes chaudes, Turquoise lance des roulades vers le plafond d'albâtre. C'est aujourd'hui que Mme Pola viendra pour la leçon de chant. Elle est heureuse; on lui racontera ce qui se passe en ville, on évoquera des bals chez les Européennes, des soirées de gala, des nuits de Galata, tout ce que Turquoise

rêve de connaître un jour. Câline, Mme Pola lui dit : « Ma zolie mézmézelle, tu verras, tu verras... » Et Turquoise vibre de se sentir ainsi promise aux plus hautes destinées mondaines.

Turquoise a dix-neuf ans. Elle s'ennuie. On ne peut pas toute la vie jouer avec ses poupées. Tante vieillit. Mme Pola ne donne plus de leçons; d'ailleurs on n'eût pu la payer. Turquoise ne chante plus. Elle voudrait faire des visites comme tout le monde mais ne connaît personne. Et elle n'a pas de voiture ! Tous les matins elle emmène sa dernière suivante, l'unique femme qu'on ait conservée du personnel, la fille du portier, pour faire le tour du parc et nourrir les cygnes vieillissants. C'est là, au fond du jardin à l'abandon, qu'elle vit pour la première fois le fils du jardinier qui se baignait nu dans l'étang aux nénuphars. Elle rougit, se retire très vite... On appelle, on chasse l'imprudent, l'impudent. Ces gens, depuis qu'on ne les paie plus, se croient-ils tout permis ? Le jardinier consentit à fouetter son fils. Mais le souvenir de l'adolescent dévêtu vient chaque nuit hanter son sommeil. Elle rêve que Moustapha chante sous sa fenêtre une romance d'amour. Elle se lève, entrouvre les rideaux. Le jardin est désert sous la lune d'été. Turquoise voudrait pleurer mais elle ne le peut pas; elle se sent étouffer. Elle prend dans son



coffret un petit canif en or et se taillade une veine. Une gouttelette de sang paraît; Turquoise a peur, a mal; enfin les larmes coulent. Elle pleure jusqu'à l'aurore, la Turquoise blessée, pleure les belles années où Miss Liddell la faisait souffrir.

Deux ans plus tard, à la mort de Tante, elle épousa Moustapha, le fils du jardinier, qui la bat et la rend heureuse. Elle a repris le nom de Fleur.



### L'ANTINOÛS DU MODERN' BAR

— Mais, c'est une tête de médaille ! s'exclama le noble et riche étranger.

La médaille portait une chemise blanche très fine. On ne remarquait pas tout d'abord que les manchettes avaient été allongées, et la reprise de l'épaule était imperceptible. Sa mère fut longtemps la meilleure lingère du quartier, et les dames du monde les plus raffinées venaient de loin lui confier de l'ouvrage. En une époque moins prospère elle était encore une habile remmailleuse de bas de soie, et gagnait ainsi de quoi faire vivre son fils dans une oisiveté modeste mais douillette. Le samedi soir, un œillet derrière l'oreille ou une rose à la bouche, la médaille quittait sa table et, seul sur la piste du petit bar, il dansait parfois une heure durant.

Antoine était un habitué de *la Lyre crétoise* dont l'enseigne en français, traduite auditivement du grec, portait *A la Lyre critique* et, en sous-titre, *Modern' Bar*. C'était un



garçon simple, indifférent à tout, et que sa beauté enfermait dans une solitude morose. Il ne travaillait pas, sa mère subvenant à ses besoins. Il ne sortait guère, sauf pour marcher après la sieste le long de la mer et, quand on l'invitait pendant la semaine, il trouvait toujours quelque excuse. Au bar il laissait attendre les garçons, plantait là les filles pour danser encore un tsamikos ou un dernier syrto où le romantisme des gestes contrastait de façon inquiétante avec le sérieux du regard. Mais c'est dans le hassapikos, la danse des bouchers, qu'il excellait. Toute l'assistance se levait pour le suivre, et les pas qu'il inventait, qu'il brodait autour de la trame traditionnelle lorsqu'il menait la farandole, suscitaient l'admiration et même l'enthousiasme. On sifflait de joie, on lui jetait des fleurs et des cigarettes, les femmes leur fichu, on lui payait à boire. Dans l'arrière-salle, les joueurs de billard s'arrêtaient la queue en l'air pour crier des encouragements. Ela ! Oppa ! Et les passants encombraient la porte et se bousculaient pour mieux voir. Antoine se forçait alors à sourire mais on savait que le cœur ne suivait pas les lèvres.

La renommée d'Antoine, car c'est une petite ville que la nôtre et qui manque de distractions, finit par atteindre les beaux quartiers. C'est ainsi que, guidé par Tony Turney, le gratin apprit le chemin du bouzoukia. « Ah ! le regard

triste et profond de cet Adonis ! ses doigts longs, sa peau mate, ses cheveux bouclés... »

— Je connais très bien sa mère, une excellente femme...

— Et ses pieds, ses pieds !

— Encore, encore !

Catherine Benlamoun y vint un soir et, entre deux rondes populaires, elle exécuta à la joie de tous un tango excentrique, serrée à plein bras par un marin aux biceps admirablement tatoués qui ôta veste et chemise pour danser en maillot de corps. D'émotion le patron l'appela (pas le marin tatoué, la baronne) Princesse Ekaterini et lui baisa les deux mains : Vous êtes, ajouta-t-il, la plus belle musique de notre lyre...

Vous connaissez sans doute l'atmosphère de nos bouzoukias ; vous avez bu la retsina ou le raki sous une treille en carton en côtoyant un public amical et bariolé. Vous savez qu'il y vient des marins et des bourgeois, des femmes de chambre honorables et des putains respectables, des chenapans de toute sorte, des vieux à moustache blanche qui racontent aux gail-lards d'aujourd'hui les prouesses des palikares. Il y a là comme une survivance d'une chose très ancienne, un double héritage de démocratie antique et d'hiératisme byzantin. Dans les choroïstases de Grèce et les cafés du Levant se



tiennent l'équivalent de vos palais de danse; mais ce sont des dancings où l'on ne s'étonnerait pas de voir passer, parmi les evzones et les paysannes en costume régional, la procession des Panathénées ou des suivantes de l'impératrice Théodora. On n'y assiste pas toujours au ballos des îles Ioniennes, importé par les Vénitiens au retour des Croisades; c'est une danse précieuse quoique d'origine érotique, et qui exige de huit couples une grande habileté. Mais on est sûr d'entendre les accents guerriers du tsamikos, et le klephtikos des Armatoles, et même la sousta qu'improvisa, dit la légende, Achille autour du bûcher de Patrocle. Lucien de Samosate a décrit quelque part les variations du syrtos, dont le kalamatianos est un dérivé moderne : il se danse le plus souvent sur la ballade du Mont Zalongo qui relate les atrocités d'Ali, le cruel pacha de Janina, et l'héroïsme désespéré des femmes grecques.

*Adieu fontaine, adieu colline et montagnes...  
Sur terre le poisson ne peut vivre  
Dans le sable la fleur ne peut fleurir  
Et les Souliotes ne peuvent vivre dans l'esclavage.*

Antoine s'attablait toujours dans le fond de la salle, un peu à l'écart. Le rejoignaient parfois, mais sans jamais qu'il les y invite, Yanni et Georges. Yanni le noir, né au Soudan de

l'union assez scandaleuse (mais vous savez, expliqua Tony Turney de sa voix de dindon qui le faisait surnommer Tony Turkey, que ces classes-là ne se scandalisent de rien...) d'un épicier chypriote avec une négresse, était la coqueluche — je dirai même, la vérole — d'un tas de petits jeunes gens épiciens et parvenus qui daignaient par les soirs d'été honorer les bas-fonds de leur présence nullement désintéressée. Ces petites personnes adoraient écouter l'accent curieux du métis, et espéraient qu'il leur présenterait Antoine. Mais Antoine gardait sa moue nonchalante et semblait ne pas s'apercevoir du manège. Georges était peut-être le seul ami d'Antoine; d'ailleurs, ils étaient voisins : ce qui compte beaucoup dans nos climats où l'on vit fenêtres et portes ouvertes. Il soustrayait ce qu'il pouvait de sa paye pour lui offrir à boire, car il était garagiste. Heureusement, Antoine ne buvait pas beaucoup; Georges avait à sa charge une mère malade et une sœur mal mariée. C'étaient deux amis peu loquaces; Antoine n'était pas bavard et sa beauté intimidait, éblouissait Georges. Mais on remarquait chez le mécanicien une immense fierté les soirs où Antoine avait dansé mieux que de coutume. Miss Anfoussy, d'une autre table, regarde la médaille et soupire; elle n'ose pas lui parler. Sa « parêa », la bande avec qui elle sort le plus souvent, la taquine : « Va donc



l'inviter à danser; tu vois, il t'attend. » Mais elle sait bien qu'elle est laide. Il se moquerait de moi, se dit-elle, comme les autres. Ils rient, mais pour moi c'est sérieux.

Un samedi soir, la médaille ne vint pas. Antoine était parti. Le noble et riche étranger l'avait acheté ou tout comme. Non, il n'est pas révolu, le temps de l'esclavage. Ne croyez pas la lingère une femme sotte, ni vile, ni cupide. Elle avait de bons yeux et connaissait la vie. Mais elle était humaine, elle était grecque, elle était mère; elle acceptait donc le destin et se contentait de prier. Indifférent, Antoine se laissait faire. La lingère repassa avec amour et résignation les chemises brodées d'un alpha enguirlandé; mais Antoine avait de nouvelles chemises, de nouvelles valises, et des chaussettes et — lui qui depuis des années avait dormi nu — des pyjamas de soie noire et rouge, comme une livrée, et des cravates, et des mouchoirs, et tout, et tout. Il emporta néanmoins les chemises d'autrefois car c'était un bon fils, un fils respectueux. Et le yacht appareilla vers les îles, comptant à son bord un nouveau secrétaire-interprète.

On fut longtemps sans nouvelles car le secrétaire du milord savait à peine écrire, et il n'avait rien à raconter. Le *Modern' Bar* se vidait de bonne heure (j'allais écrire : de

bonheur), l'orchestre jouait sans entrain. Miss Anfoussy cachait derrière un grand mouchoir mauve son nez orné d'une grosse verrue qu'elle ne se donnait plus la peine d'épiler, et retenait mal ses larmes. Georges un soir se saoula. Il se battit avec Yanni le noir qu'il faillit éborgner. Ils ne se parlaient plus.

Un samedi d'automne Georges entra dans le bar, hagard, les cheveux dépeignés, le visage bouleversé. Il venait de chez la lingère. Il arracha les roses d'un vase, les déchiqueta, les piétina. Antoine était mort, noyé. Le yacht de l'étranger voyageait d'île en île; une nuit Antoine plongea dans la mer pour se rafraîchir, pour se laver; il s'éloigna hors de la crique de mouillage. Il ne revint jamais.

Guitares et violons, trombones et tambours, jouez une dernière mirologie, entonnez en chœur le chant sacré des morts ! Dansons ce soir en mémoire d'Antoine, trop chéri des anges, ensuite nous ne danserons plus.

Le *Modern' Bar* a fermé ses portes; son enseigne tristement ridicule ne brillera plus. Nous ne verrons plus, à la *Lyre crétoise*, Dimitri qui dansait, sans jamais perdre l'équi-



libre, un verre de vin sur le front qu'il passait ensuite à la ronde; ni Mikhali, le chauffeur de taxi, qui levait avec ses dents une table servie. Nous serons tous sans force, tous sans joie. Miss Anfoussy laissera couler ses larmes, Yanni le noir s'enfoncera dans l'Afrique, et Georges se jettera sous un tramway. Orchestre, jouez une dernière mirologie :

*Dites-nous ou sont les amis  
Et pourquoi les fleurs sont mortes...*

— Hé oui, dit le noble et riche étranger à Tony Turney, il était d'une grande beauté mais d'une telle bêtise que je me console sans peine de l'avoir perdu. Je déteste l'ennui... C'est dommage que la boîte ait fermé; connaissez-vous un autre endroit amusant où finir la soirée?...

Et ils repartirent joyeusement dans la ruelle obscure.



CATHERINE D'ATTARINE  
ou LA DERNIÈRE FÊTE

Aucun nom, dans les annales levantines, n'a brillé avec autant d'éclat, aucune destinée ne fut plus extraordinaire que celle de la baronne Benlamoun. Du temps où, sous le nom de Catherine d'Attarine, elle faisait commerce de ses charmes, on la disait déjà marquée du sceau de la gloire. D'autres, depuis, en notre époque déchuée, peuvent arpenter la grande rue tous les jours à la même heure, donner une soirée quarante jours après la mort de leur mari, ou teindre en rose ce qui leur reste de cheveux et — telle tante, telle nièce — son loulou de Poméranie : ces gloires-là ne sont rien, et celle de Catherine, par-delà la tombe les éclipsent toutes.

Une nombreuse lignée de pensionnaires de maisons closes et une longue tige de repris de justice, par quel miracle avaient-elles produit cette fine fleur, cette âme d'élite et d'exception ?



Des ivrognes et des catins chez elle on ne voyait trace. Sa chambre faisait figure de salon et on l'eût surnommée la chambre bleue si la jeunesse de nos bords, possédant autant de culture que de dorure, avait connu Arthénice. Car Catherine d'Attarine, avouons-le tout de suite, était une précieuse. On dit à haute voix que c'est chez elle que Cavafy acquit tout jeune le goût du byzantinisme et, à mi-voix, qu'éveillé par ses mains et ses manières expertes à la vie charnelle et à la recherche des sensations neuves, c'est grâce à elle qu'il fut mené vers le goût des garçons dont certains de ses poèmes sont un élégiaque éloge. Ces opinions para-littéraires sont rapportées mais non point partagées par l'auteur du présent mémorial qui tient que ces goûts-là n'ont besoin ni de muse ni d'exemple.

Les Benlamoun sont une illustre famille de notre ville, anoblie — au sortir du ghetto — par je ne sais plus quel roi de Bohême vers le milieu du siècle dernier. La branche aînée, aujourd'hui éteinte, se faisait appeler Von Lamun mais la branche cadette, qui d'ailleurs n'avait aucun droit au titre, fière — à plus juste raison — de son judaïsme, avait conservé la particule et l'orthographe hébraïques tout en revêtant les plumes, le plumet du baronnage.

Le dernier des Benlamoun, celui dont Catherine fut la veuve heureuse sinon joyeuse, était

le parti le plus brillant de la Méditerranée orientale. Les Cattai autant que les deux branches, la citadine et la contadine, des Menasce; les Suarès comme les Daninos Pacha; les Aghion et les Roditi, les Salama-Robino, même, l'avaient recherché pour leurs filles. En vain. Épris de lettres et de sensualité, il ne quittait la chambre de Catherine que pour la Bourse et le bureau. Il emmenait sa maîtresse à la promenade le long du Canal, ne craignant pas de se montrer aux Tagher, aux Pastré, aux Antoniadis, dont les demeures bordaient la route; louait une avant-scène et s'affichait avec Catherine aux soirées du Théâtre Zizinia au risque de choquer tous les Zervudachi, Rodocanachi et Pachoundachi réunis. Il lui donna même, et ceci avant leur mariage, les bijoux inestimables qui lui venaient de sa feue mère, née Rossiterni. Et, n'en déplaît à toutes ces familles susnommées et parfois dépitées, il l'épousa, et quoique sans enfants vécut heureux sinon longtemps.

Ce fut alors, dans notre petite ville en damier, aux cases bien distinctes, aux barrières et aux interdits jugés infranchissables, à la suite de ce mariage Benlamoun, exemple venu de très haut et première brèche, une débauche de mariages exogames, comme disent les savants. C'était à qui se marierait le plus loin de l'idéal traditionnel, donnant à la ville son aspect



bariolé, sans castes, sans races et, le plus souvent, sans lignage. Qui n'a pas aujourd'hui une grand-mère syrienne s'il est grec, juive s'il est levantin, cuisinière ou danseuse dans tous les cas ? Ce pouvait être le début de quelque chose ; ce n'en fut que la fin...

Les belles fêtes que donna Catherine Benlamoun devenue baronne sont gravées dans toutes les mémoires, et les bristols gravés à ses armes sont conservés dans nos tiroirs et se transmettent, souvenirs glorieux, de génération en génération. Ce sont comme des preuves de noblesse et d'ancienneté, que les nouveaux venus de notre société maintenant réduite à bien peu de chose, accédant à presque tous nos privilèges, ne peuvent se targuer de posséder. Le palais, plus vaste qu'une synagogue, s'emplissait alors d'orchidées rares. La vaisselle plate où se retrouvait l'écu des Benlamoun, bi-parti de gueules et d'hermine, brillait d'un éclat peu commun. « Gueules de vermine sur les culs », disait Mme Medjed, réputée pour sa roserie et la verdeur de ses calembours. Mais Catherine, par une nouvelle grâce des dieux, ne comptait pas d'autre ennemie ; on lui pardonnait tout.

La vie privée de celle qu'on appelait notre Grande Catherine à nous, malgré la célébrité dont je vous parle, fut toujours entourée de

mystère. Si Mme Medjed a pu la surnommer la mer Rouge parce que tous les Juifs d'Égypte y avaient passé, c'est par méchanceté plus que par exactitude : personne ne s'est jamais vanté d'être son amant, et l'indiscrétion n'est pas le moindre défaut de nos don Juans locaux. On l'a accusée faute de mieux, c'est-à-dire, de preuves, de coucher avec sa femme de chambre ainsi que de perversions affreuses commises avec son perroquet ; d'être passée de la nécromancie à la nécrophilie puis au commerce des succubes. Mais il se trouve cent personnes dignes de foi pour assurer que chez elle le spiritisme était un divertissement d'après-dîner, et qu'elle était bonne jusqu'à vouloir du bien aux enfants de ses domestiques et aux moindres scarabées de son jardin. N'insinuons donc pas qu'elle but, vampire exilé en ces rivages lumineux, la dernière goutte du sang de son mari.

Avec le temps que les accusations s'estompent ! Questionnant récemment la vieille Medjed, aujourd'hui édentée mais non gâteuse, au sujet de son ennemie, il nous a semblé que son grief principal contre la baronne est non point qu'elle ait été sorcière... mais bas-bleu ! Ainsi se ternissent les soleils noirs et se flétrissent les fleurs vénéneuses.

J'ai pu à diverses reprises recueillir les témoignages d'autres vieilles personnes et qui me



paraissent dignes de foi. Par exemple, que Catherine Benlamoun s'était occupée de politique et que sa longue liaison — chaste, m'assure-t-on — avec l'ambassadeur d'une grande Puissance avait permis à la baronne d'agir sur la situation internationale. Cette puissance, pour les beaux yeux de Catherine, prit les Juifs d'Orient sous sa protection et les introduisit, à l'instar des chrétiens et autres levantins, à la cour khédiviale où ils jouèrent le rôle que l'on sait. Une autre fois Catherine fit avorter un conflit mondial en exigeant de voir adoucir les termes d'un ultimatum; des rapports sur ses interventions furent envoyés aux capitales européennes et l'on dit que c'est par crainte d'un camouflet qu'elle ne voyageait pas. Mais l'ambassadeur disait : Vous seriez la reine partout... C'était un galant homme. Et ma grand-mère de réciter un quatrain que cet admirateur, comparable à Georges Keith, le milord-maréchal dont parle tout le XVIII<sup>e</sup>, avait composé pour l'objet de son amitié amoureuse. Ces petits vers très spirituels, les années les ont effacés de ma mémoire, mais je sais qu'il y était question de « votre divan sacré » et de « ne fermez pas votre sublime porte ».

J'ai assisté dans ma toute jeunesse à la dernière fête de Catherine d'Attarine. J'avais dix-huit ans, je crois; le monde me fascinait,

et je me réjouissais d'y paraître pour la première fois à ce bal Ptolémaïque dont toute la ville parlait. Nous avions projeté de représenter après souper la quinzième idylle de Théocrite, les Syracusaines, dont l'action se situe dans nos parages, et l'on m'avait confié un petit rôle dans la foule : je devais bousculer une des deux coquettes et prendre part à la procession. J'éclatais de bonheur et de fierté.

J'arrivai au palais Benlamoun parmi les premiers. Sublime en Cléopâtre, la baronne avait composé au pied de l'escalier d'honneur un tableau vivant, si je puis dire, représentant la mort de l'illustre pharaonne. Quelques torches sourdes laissaient la scène dans la pénombre où scintillaient seuls les feux de ses bijoux. Étendue sur une couche fastueuse, une corbeille de figues à ses pieds et un long serpent d'or s'enroulant autour de son bras nu pour se poser sur un sein à peine voilé; sa tête coiffée à l'antique et ceinte des deux couronnes d'Égypte, la baronne Benlamoun, toujours l'excellente comédienne que l'on sait, paraissait dormir d'un sommeil profond, de son dernier sommeil. Devant le lit deux amies intimes, déguisées en suivantes, semblaient recevoir des condoléances. En réalité elles accueillaient les invités au nom de la dernière des Lagides et les dirigeaient vers la salle de bal. Fidèle à son rôle, la baronne ne tournait pas la tête, n'entrouvrait



pas les yeux pour admirer les costumes somptueux qui défilaient devant son lit surélevé comme un trône. Les Alexandre, les César, les Antoine, les Arsinoé, les Bérénice, les Tanagra roses et bleus, les divers Ptolémées, les Sérapis, les Césarion, les Conon, les Callimaque, les Euclide, les Septante (sept jeunes gens équivoques et, pour une fois, cultivés ! déguisés en vieillards), nous rejoignirent dans les salons attenants. L'orchestre, en costume hellénistique, avait ordre de ne jouer que des rythmes anciens et nous organisâmes des rondes à l'antique qui nous divertirent beaucoup. Notre saynète eut tant de succès que nous la jouâmes une seconde fois en entier. Catherine ne bougea pas de la soirée, répondant par une immobilité de statue à tous les compliments qu'on lui adressait en passant devant l'escalier et son lit d'apparat. Nous admirions son stoïcisme et le réalisme de la scène. Elle avait pris soin de se plaquer le visage de poudre de riz pour imiter la pâleur de la mort et, pour plus de vérité, on recouvrit après minuit son visage et ses bras d'une draperie, tissée de fils d'argent et brodée de perles fines en guise de linceul. C'est à un catafalque que nous fîmes nos adieux au petit matin.

*Post-scriptum.*

Je n'assistai pas à mes cours ce jour-là et ne me levai que dans l'après-midi. J'appris alors

que la baronne Benlamoun était morte. Elle s'était, disait-on, donné la mort avant la fête, avait obtenu de ses gens qu'ils suivraient scrupuleusement sa mise en scène, ne mettant dans le secret que deux amies très intimes. Nous avions donc dansé toute la nuit devant un cadavre. Certains crièrent au scandale, d'autres admirèrent son courage. Moi, je ne disais rien.

Bien des années ont passé depuis cette fête et je me décide enfin à parler. On se souviendra que j'étais très jeune alors, mais j'avais déjà des besoins — des appétits — d'argent et d'amour. On me fit croire que j'agissais dans l'intérêt de la baronne et dans celui d'une personne pour qui (cet âge fait pitié) je voulais donner plus que ma vie. Au milieu du bal, pendant l'agonie muette de la fausse Cléopâtre, je me suis glissé jusqu'à la bibliothèque. A l'aide d'une clef que l'on m'avait confiée, j'ai ouvert le secrétaire de la baronne et retiré d'un tiroir une liasse de documents que je remis furtivement à l'un des personnages de la saynète. Mon absence fut courte et nul ne la remarqua. Je retournai à Théocrite, ne soupçonnant pas l'étendue ni la noirceur du complot où je trempais. Voilà ce qui se passa en réalité mais aujourd'hui encore je ne puis dévoiler aucun autre nom. Vous devinez que parmi les conspirateurs il y avait certains intimes de la maison — mais Catherine tenait table ouverte; des domestiques



— mais le palais Benlamoun en regorgeait; un médecin peut-être — Catherine en connaissait plusieurs. Je ne dirai rien de plus; car, si cette affaire d'espionnage resurgissait, il pourrait y avoir pour d'aucuns (vous savez les temps troublés que nous vivons) l'internement à vie, l'exil, la peine capitale. Pour moi-même je ne crains rien. Si l'on venait à m'interroger, si l'on m'accuse de trahison, de conspiration, de complicité d'assassinat, je dirai que tout ceci est inventé, que j'écris une œuvre de fiction, que la baronne Benlamoun elle-même n'a pas existé. Pourtant, entre nous, je vous assure que tout ceci est vrai.

La baronne Benlamoun avait décidé de prendre, avant le bal, un léger soporifique afin de pouvoir garder pendant la fête une immobilité absolue. Je le savais, mais j'ignorais (des circonstances curieuses dont je parlerai dans mes mémoires chiffrés me l'ont appris depuis) que l'on profita de l'effet de ce somnifère inoffensif pour lui administrer au cours de la soirée une dose massive d'un poison violent qui transforma en mort silencieuse mais véritable cette mort simulée. Mes appétits d'argent — je tirai de mon action de quoi m'acheter une petite provision de cigarettes — ne m'auraient pas conduit jusqu'au crime...

Les excentricités de Catherine étant bien connues, il fut aisé de faire croire qu'elle s'était

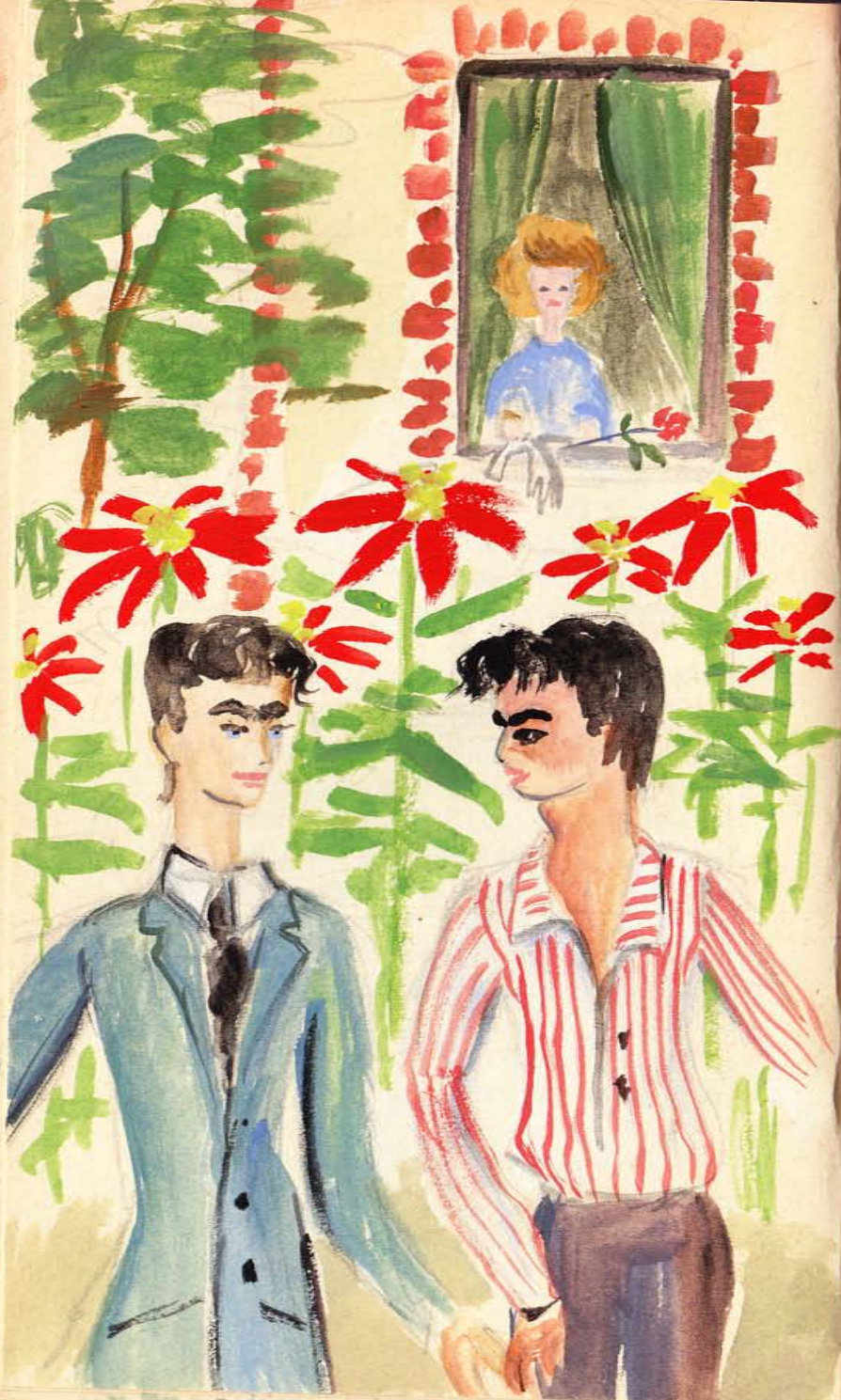
choisi cette sortie du monde spectaculaire, et on attribua naturellement à sa bizarrerie habituelle le motif et la mise en scène de son suicide retentissant.

La mort de Catherine dut faire du bruit dans les chancelleries feutrées, mais les puissances jugèrent plus sage de se tenir coites. L'affaire fut étouffée. Les documents dont Catherine avait la garde et qu'elle refusait de négocier, ceux que je dissimulai dans une draperie de mon travesti, ont sans doute servi d'enjeu dans quelque bas marchandage politique mais les livres d'histoire n'en parleront jamais.

... Je ne retournerai pas dans le monde, d'ailleurs il n'y en a plus. Entre-temps le palais Benlamoun est devenu un lycée; des morveux y anonnent leurs lettres et apprendront peut-être un jour sous des lambris poussiéreux la destinée des grandes figures du passé, la vie et la mort de nos reines et de nos courtisanes trop tôt flétries.







## LA FILLE DU CONSUL

« Je voudrais bien savoir quel est ce beau jeune homme; si c'est un grand seigneur et comment il se nomme... »

Milika, si elle avait eu la profonde culture musicale dont se targue Chouchoula la Mari-goula, l'artiste du Kursaal, eût certainement souligné la citation d'une roulade. Elle se contenta, inculte mais curieuse, de quitter son ouvrage pour s'accouder auprès de la jeune fille et observer comme elle, par une fente des volets clos, la petite place chaude où se dressait l'hôtel consulaire. Près de la fontaine, à l'ombre d'un acacia, se tenait un beau jeune homme, en effet, au teint clair et aux cheveux bouclés.

« Panaghiamou, s'écria Milika, qu'il est beau, qu'il est blanc ! » Toutes pareilles, ces enfants, se dit la vieille. Dès que ça sait marcher, ça veut courir après les garçons; dès que ça parle, c'est pour demander : qui est celui-ci, comment est celui-là ?



D'habitude Milika sait tout; c'est la mieux renseignée des commères du quartier. Mais, cette fois, prise au dépourvu, elle laisse paraître son ignorance, une ignorance pire à ses yeux que l'ignorance musicale. Puis, tâchant de se rattraper et jouant le tout pour le tout (il y a peut-être un bon Dieu pour les commères), elle dit : C'est assurément le fils Ekmek, ces gros négociants de la rue des Colombes.

Ce n'était pas le fils Ekmek, ce n'était — mais c'est tout comme; il y a vraiment un bon Dieu pour les commères, occupé uniquement à transformer en vérité leurs moindres suppositions — ce n'en était que le neveu. Milika l'apprit, le lendemain, du veilleur de nuit du passage des Joailliers. Mahmoud avait vingt ans. « Pauvres gens, gémit le veilleur; ils ont cru avoir trouvé une perle, et c'est un serpent qu'ils ont chez eux. Il les mettra sur la paille et le grabat. » Et il partit faire sa ronde, suivi de tous les chiens errants du quartier. Le veilleur de nuit, qui vivait seul, aimait les bêtes; il les protégeait, les nourrissait, les comblait de caresses et de câlineries, leur parlait longuement; ce qui est rare en pays musulman.

La fille du consul passa une heure derrière la fenêtre à détailler son soupirant. Peut-il, ainsi posté sous l'acacia, être venu pour autre chose que soupirer, que mêler sa plainte

au gazouillis de l'eau ? Milika se tait; quand on sait, on ne parle pas. Elle laisse la petite innocente s'exclamer : qu'il est beau, qu'il est charmant. Madame la consulesse appelle : Que fais-tu là, dans la lingerie ? Il faut quitter l'observatoire, aller en tournée de visites par la petite porte du jardin. Au retour il n'est plus sur la place. Il s'est lassé de m'attendre, se dit la fille du consul.

Le lendemain, personne ! La fille du consul, sans pourtant l'avouer à Milika, se sent déçue et un peu inquiète : s'il ne revenait plus ? Le surlendemain elle s'essaye en vain à une aquarelle devant la fenêtre grande ouverte; son esprit est ailleurs. Elle attend onze heures. Elle traîne dans la maison, se dispute avec sa mère, bon prétexte pour se réfugier dans la lingerie. « Je mettrai toutes mes perles le matin, s'il me plaît. » — « Petite raisonneuse, courez vous cacher... » Toute la nuit elle s'est tourmentée. M'a-t-il vue au concert, à l'église, au souk ? S'intéresse-t-il à moi ? et depuis quand ?

La fille du consul s'ennuie, les jeunes gens qu'elle rencontre dans le monde où depuis un an elle accompagne sa mère, sont fades, sots, vaniteux, leur politesse est sucrée, écœurante; ils n'aiment que la danse, l'escrime et, dit-on, les femmes faciles. Comme je voudrais être une femme facile, rêve la fille du consul...



J'aurais des aventures extraordinaires, j'irais seule dans les villes d'eaux, je fumerais des cigarettes ambrées pendant l'entracte, je me promènerais la nuit dans la campagne en calèche découverte, je mettrais toutes mes perles, que dis-je, je mettrais tous mes diamants le matin... Elle a fini par s'endormir d'un sommeil agité. Le matin elle s'aperçoit qu'elle a les traits tirés, les yeux petits. Si je mettais du khôl !...

Est-ce lui ? Non, c'est un autre jeune homme qui vient se poster sous l'acacia, près de la fontaine. Il est beau, plus beau sans doute que le petit Ekmek. Plus grand, plus large, mieux bâti. — Viens vite, Milika, viens vite.

Renversant un guéridon sur son passage et ne s'arrêtant même pas pour ramasser les débris d'un vase de fleurs, la femme de ménage accourt. « J'en étais sûre, sûre, sûre ; il est revenu, il t'aime. Ah ! la jeunesse, ah ! le printemps !... Comment ? Ce n'est pas lui ! Oh ! celui-là, je le connais bien ; c'est un Grec, un voyou, un vrai démon. C'est lui qui brise les réverbères, qui noie les chiens. Son pauvre père vend des parfums au marché des Syriens, mais le fils ne veut pas travailler. Dimitri, qu'on lui dit, fais quelque chose, mon fils. Mais lui, grand paresseux, ne veut rien entendre. »

La fille du consul doit quitter sa fenêtre car une amie l'attend au salon. A regret, bien sûr, mais demain l'un ou l'autre de ses soupirants

ne reviendra-t-il pas ? Ou les deux à la fois pour qu'elle puisse les comparer, se décider, choisir lequel elle préfère : « Si j'étais une femme facile, n'aimerais-je pas mieux les mauvais sujets ? »

Elle ouvre sans bruit la fenêtre, prend une rose qui, victime de l'impétueuse Milika, gît encore sur le parquet et la pose sur le rebord de la fenêtre avec un gant blanc, un des longs gants blancs qu'elle a portés hier au bal. N'est-ce pas un joli signal ? Les deux soupirants timides comprendront-ils ce langage ?

A quel point les filles des consuls sont romanesques, on ne le sait pas assez. On croit qu'elles ont la tête remplie de Capitulations, qu'elles ne rêvent que mondanités et ambition, et c'est à l'amour qu'elles pensent. Milika en sait quelque chose, elle qui a servi dans la bonne société, qui connaît le détail de l'âme humaine, qui est introduite de par son métier dans l'entourage des grands. Vous les intrigants, vous les arrivés, à qui l'on a glissé un billet doux au gala des Levant-Follies, vous que trois beautés se disputent comme sigisbée ; vous qui détenez les secrets de la haute finance, vous qui achetez et vendez les vizirs et qui dînez tous les soirs dans un palais ; vous, grêlé et pourri, qui allez épouser un astre de seize ans ; vous tous qui êtes sur terre les seigneurs et dans les cœurs les maîtres, connaissez-vous, adeptes des complots et des rendez-vous furtifs, les chambres



à coucher de ces dames, leurs cabinets de toilette, leur cache-corset ? Cassez-vous impunément leurs flacons d'opaline ? Pouvez-vous vous vanter de recevoir leurs confidences, leurs confessions, au grand soleil de onze heures du matin ?

Le neveu Ekmek lève la tête; il ne porte pas de fez (ah ! la jeunesse d'aujourd'hui, quel débraillé, quel sans-gêne); il passe une main dans ses cheveux bouclés; il s'essuie le front, regarde l'heure. Hier au soir, mine de rien, Milika a fait son petit bout d'enquête : le fils du parfumeur, de peu son aîné, est son mauvais génie. Il le fait jouer, l'entraîne dans des lieux inavouables; les pauvres Ekmek sont bien à plaindre d'avoir adopté un neveu de cette espèce, un mou, un faible qui se laisse mener par un chenapan. Ils se retrouvent certainement pour aller ensuite — dès le matin ! — dans quelque salle de jeu ou maison close.

— Accompagne-moi chez le pharmacien, dit la fille du consul.

Le temps de mettre une grande charlotte blanche sur sa jeune tête blonde et de frotter (faute de fard qu'on lui interdit) une fleur artificielle contre sa joue (mais la hâte et l'émotion y ont déjà mis ce qu'il faut de rose) elle descend deux à deux, manière, hélas ! bien peu *ladylike*, le grand escalier du consulat. Milika peut à

peine la suivre; elle n'a plus ses jambes de vingt ans. Personne ne les a vues sortir, elles courent sur le gravier de l'allée, atteignent la grille. Ekmek est encore là sous l'acacia. Il les regarde passer, il émet un sifflement admiratif. « Ne te retourne pas » dit Milika, soudain prudente. Mais la fille du consul qui n'est qu'en rêve une femme facile ne s'est pas retournée. Du coin de l'œil Milika a vu que le jeune Mahmoud s'apprête à les suivre. C'est à ce moment que le mauvais génie débouche d'une ruelle, entraîne son camarade de l'autre côté de la place.

— Rentrions, dit la fille du consul, tristement résignée à l'idée qu'elle n'est pas une femme facile; nous ferons notre course demain.

... Ils se sourient du plus loin qu'ils s'aperçoivent, ces deux compagnons du plaisir et de la débauche; ils se prennent par le petit doigt, à l'orientale; ils s'en vont ensemble par le chemin qui monte, désert en cette saison déjà chaude, en direction sans doute du café-tripote tenu par une vieille Arménienne.

Derrière les volets clos de la lingerie, la fille du consul éclate en sanglots.

— Ne suis-je pas jolie ?

— Ce sont là, petite, des choses que tu ne peux comprendre, dit Milika pensive qui ne les comprend que trop. Tiens, casse donc quelque chose, ça te soulagera.



Et la fille du consul saisit un petit berger en porcelaine, tout rose et tout bleu, elle le lance à pleine volée contre le mur; la houlette et le chapeau et le gilet fleuri et les escarpins à boucles, tout cela est fracassé, réduit en miettes. La jeune fille s'effondre encore en larmes sur le lit de sa chambre en déchirant par mégarde la moustiquaire qui en tombant la recouvre comme un voile de mariée. Sur la place déserte la fontaine pleure à l'ombre de l'acacia.

Ayant pleuré tout son saoul, la fille du consul se relève, s'approche de son chevalet, s'empare fébrilement d'un pinceau et jette, jette littéralement ses couleurs sur la feuille blanche. Du noir, du jaune, tout ce qu'elle ressent, de l'humeur, de la rage, du chagrin, du jaune, un peu de rouge, du noir encore, de l'envie, de nouveau du jaune, et du violet. Lasse, elle se laisse tomber sur un tabouret et contemple son œuvre d'un œil médusé.

Est-ce pas dommage, sainte Vierge, de gâcher ainsi de la bonne peinture ! gémit Milika. C'était à une époque où les femmes de ménage n'étaient pas encore friandes d'art abstrait.



PAULINA STAR

Vous comprendrez — dit la star épanouie au journaliste en herbe, tout en jouant d'une main distraite avec les breloques d'un lourd bracelet d'or — que j'ai le cinéma dans le sang.

Et, ne craignant pas de cacher son âge puisqu'elle a eu la sagesse d'abandonner les rôles d'ingénue et d'amoureuse pour ceux de matrone encore désirable, elle raconta ses souvenirs au gentil jeune homme timide.

Dès sept heures, la rue de Rosette s'était vidée. Marie se pressait en direction du café Zarani où elle tenait le piano pendant la séance. On emmenait même les enfants, malgré l'heure tardive. Parmi les exclamations et les acclamations, Marie mettait toute son âme dans son jeu. Strauss succédait à Waldteuffel puis, après l'entracte, elle attaquait le morceau solide, *l'Ouverture de Guillaume Tell*.

*Question* : La grande attraction qui, comme



vous le dites, de si bonne heure vidait la rue de ses passants, quelle était-elle ?

Réponse : C'était une séance de cinématographe.

Deux films composaient le programme : la *Valse au Plafond* où, déjà (précoce et précaire victoire de la forme sur le fond) la technique l'emportait; puis la *Guerre russo-japonaise*. Le progrès avait enfin atteint la ville.

— Il me semble voir quelque chose, dit un monsieur cultivé qui croyait citer La Fontaine, mais je ne distingue pas très bien.

Tout le gratin de la ville enfin atteinte par le progrès s'était réuni là — et même quelques demi-castors (« On ne devrait pas, dit Kika, permettre à ces femmes de venir ici; c'est un spectacle honnête pour familles ») en toilettes prestigieuses et riches coiffures garnies d'aigrettes audacieuses (les dames pourront garder leurs chapeaux, annonçait une pancarte bienveillante), formant une assemblée élégante que le *Journal du Phare* allait décrire minutieusement le lendemain, en même temps qu'il prédisait à l'invention nouvelle une existence éphémère et un sombre avenir :

« Lumière ou pas lumière, c'est un engouement passager, un caprice qui ne répond en rien aux goûts de clarté et de précision de notre jeune siècle promis au modernisme, »

Ainsi présidait, comme la dixième muse, Marie d'Alexandrie à la naissance du septième art dans sa ville d'adoption. Car Marie n'était pas alexandrine. Venue en Égypte petite fille avec son oncle le rémouleur, elle y grandit, mais sans oublier jamais sa ville natale ni les cousines demeurées dans leur patrie. Elle épousa à dix-huit ans le chef de gare de Chibin-el-Baroud mais ce Pantaléon vulgaire et méchant, indigne de son chaste et docte patron (le saint, pas le Directeur des Chemins de fer), la trompait avec des villageoises. Dépitée, dégoûtée, enceinte de surcroît et de six mois, Marie se réfugia chez son oncle. Mais elle ne voulut pas être à sa charge et se remit au piano. Parce que Marie avait de l'éducation. Oui, monsieur, parfaitement. Ayant suivi les cours gratuits pour jeunes filles de l'école des Sept Sœurs de Charité où sa tante était lingère, elle parlait très correctement le français, outre le grec et l'italien, et savait même après son séjour en province quelques mots d'arabe, ce qui suscitait l'admiration de tous. Elle avait aussi gagné un premier accessit de musique pour son exécution — plus rapide que brillante, il faut l'avouer — de l'*Invitation à la Valse*, de Weber.

Pendant qu'on jouait pour la première fois la *Veuve Joyeuse*, une exquise nouveauté que



Marie déchiffrait avec délices dans la pénombre, Sir Anthony Turney se pencha vers sa voisine doña Kika Escarjueta de Carabanchel, noble Espagnole de mère arménienne, venue passer l'hiver en Égypte pour voir son oncle Krikor récemment arrivé des confins du monde et de la Sumérie.

Et lui dit :

— Songez-y, belle Krikoria de mon cœur, vous seriez grande d'Irlande.

Kika lui sourit, lui tapota la main, mais ne répondit pas. « Nous y reviendrons, n'est-ce pas », dit Sir Anthony.

Le spectacle plut, on se le conseillait, on accourait en foule. C'est ainsi que de semaine en semaine les sombres pronostics du *Phare* furent démentis. Dona Kika Escarjueta décida que le veuvage ne lui seyait plus et devint Lady Turney. Et la grossesse de Marie l'empêchait de se presser à l'heure de la séance. Un soir, pendant la prise de Port-Arthur, elle ressentit les premières douleurs. Elle eut le courage de résister autant que la ville; dès la fin du siège et du spectacle elle regagna en hâte, en nage et en fiacre le domicile avunculaire et mit au monde la délicieuse Paulina que voici.

La fille de Marie et de Pantaléon, dès l'âge de sept ans, brûlait de devenir actrice de cinéma. Chaque semaine sa mère la conduisait aux

matinées du Cosmographe Américain, de l'Iris et du Chanteclair où elles suivaient, d'épisode en épisode, de passionnantes et terrifiantes aventures. Le rémouleur embourgeoisé et sa lingère de femme réprouvaient ce genre d'éducation. Mais Marie entendait élever la petite à sa guise : « et si elle était artiste comme moi... »

Vingt ans après, Paulina sera la star que nous savons, acclamée dans tout l'Orient et même au-delà, l'idole des adolescents comme des adultes, l'égale adulée d'une Greta Pickford ou d'une Mary Garbo d'outre-Atlantique. A la naissance du parlant elle apprit l'arabe : grâce aux traductions en six langues sur deux écrans latéraux, toute la ville put apprécier la vérité de ses gestes et expressions dramatiques. Pour se consacrer tout entière à son art elle refusa plus d'un parti inespéré, dont Tony Turney junior, qui se consola d'ailleurs de sa déconvenue avec un jockey sicilien. Il avait voulu que la star de cinéma lui servît d'écran !

Le journaliste est à son aise. Paulina lui raconte les prises de vue, en studio, de la *Fille d'Amilcar*, lui parle de ses rôles dans la série inoubliable de la *Reine des Tigres*. Elle sert un nouveau whisky au jeune homme qui se détend, perd sa timidité; pour elle-même du vin doux : « mes origines grecques, vous comprenez »...



Paulina roule automobile et son chauffeur l'adore. Elle a doté sa femme de chambre, joue au poker avec des dames de la société ou presque, achète ses robes à Paris, se laisse courtiser par des banquiers; néanmoins elle est restée simple et bonne. — Mais oui, je suis sûr qu'elle te recevra, avait dit le fils Turney à son camarade timide. On ne refuse jamais un service à un beau garçon. C'est lui qui se chargea de l'introduire chez Paulina avec qui il conservait d'excellents rapports.

Un dé à coudre monté en pendeloque s'échappe du bracelet et roule à terre. « Oh ! j'y tiens beaucoup, s'écrie Paulina, une vieille parente me l'a légué. » Paulina et le journaliste qui, décidément, n'est plus si timide — comme Tony Turney ragerait ! — se penchent en même temps. La tête du jeune homme frôla la poitrine de la star...

Elle joua à la perfection et sans trac le rôle de matrone encore désirable et le jeune homme fit ce soir-là son premier et son plus bel article.



PERLA

Opazian puis Trotian lui avaient proposé d'être leur amie très chère, leur petite Cocona-Doudou, en faisant avec les yeux, comme les rois jumeaux des *Mille et une nuits*, des signes de copulation. Mais c'est un troisième, le drapier Galopian, qui obtint ses faveurs. Il avait une belle voix grave et, le soir, quand il chantait quelque solo du répertoire et, surtout, son cheval de bataille *Aââ, tché-les-té Aa-bi-dâ...* toute la clientèle du Grand Café Erzéroum se pâmait d'admiration, mais Perla plus encore perdait la tête et laissait choir son plateau chargé de verres ou une pile d'assiettes.

Galopian la logea dans un pavillon rose entouré de vérandas. Elle passait ses journées à broder, à rêvasser, à chantonner sous la surveillance d'une robuste négresse, originaire de l'île de Chypre, et qui répondait (le moins souvent possible car elle était du genre silencieux)



au prénom inattendu mais shakespearien de Barbara. A l'heure du crépuscule, Galopian fermait boutique et courait rejoindre sa belle esclave. Elle exécutait alors pour lui quelque danse ancienne : la farandole des huit chevaliers, ou la ronde des vierges sages, ou le déhanchement lascif des filles du Nil, pendant que le vieux musicien aveugle, que l'on faisait venir du café voisin, l'accompagnait à la flûte ou au tambourin. Ils dînaient ensuite, servis par la muette Barbara; puis Galopian, le visage cra-moisi, entraînait Perla dans la chambre...

Un matin, la négresse étant au marché, Perla fit la connaissance du vieux Salomon, brocanteur, qui s'introduisit chez elle sous prétexte d'acheter ou de vendre quelque *roba vecchia*.

— Tiens, tiens, se dit le vieillard madré en caressant sa barbe au poil roux et rare, on ne m'avait pas menti. C'est en effet une rose sans épine que cette enfant; mais il faudrait tout d'abord se débarrasser du tuteur. Nous aviserons...

Le sort, comme on sait, est propice aux brocanteurs, et Galopian mourut aussitôt d'une attaque d'apoplexie que le lecteur attentif aura pu prévoir. La négresse avait de quoi boucler son mois. Avant cette échéance, Salomon arriva, l'air onctueux, et offrit ses services.

Il acheta Perla à la négresse pour la somme de mille paras auxquels il ajouta en prime un bra-

celet d'argent serti de turquoises, un châle à franges, une paire de babouches ornées de pompons imitant l'hermine et un gilet de prix. Le tout était passablement usagé mais, argua Salomon, la marchandise n'avait-elle pas déjà servi, elle aussi ?

— N'aie pas peur, ma belle, on ne te fera pas de mal, lui dit-il; même je me charge de faire ton bonheur : tu seras riche et choyée...

Il la maniait délicatement, comme un objet précieux.

Fille d'un colporteur en mercerie, le plus habile mais le plus ivrogne de sa corporation, et d'une Arménienne très belle qui mourut en couches, Perla n'avait pas jusque-là connu de véritable foyer. Recueillie par la veuve d'un oncle maternel, tenancière d'un bar-café-restaurant, elle fut élevée — si l'on peut dire — entre la salle et l'arrière-salle du débit de boissons, en butte aux quolibets de la patronne qui ne cessait de la gourmander : « Une fille d'aghifilo ! et ça a peur de se salir les doigts. » Vers onze heures on l'envoyait se coucher dans une mansarde obscure où lui parvenaient les éclats de conversations bruyantes qui dégénéraient souvent en bagarres, et les odeurs mêlées d'alakerda, de bastourma et d'huile rancie. Elle dormait quand même, d'un sommeil profond sans rêves. Au matin, sa tante radoucie au point de n'être plus patronne lui apprenait la couture;



Perla était presque heureuse. Mais dès le coucher du soleil le Grand Café Erzéroum rouvrait ses portes et la patronne reprenait ses gronderies sur le mode acariâtre.

Sa tante, qui l'avait encouragée à la coquetterie, comprenant que les coqs n'aiment pas un poulailler vide, ne lui pardonna pas toutefois d'avoir suivi Galopian, d'autant plus qu'elle ne gagna rien à l'opération, alors que Trotian — et même Opazian que l'on savait avare — lui avaient offert, sinon monts et merveilles, du moins espèces sonnantes et leur haute protection. Elle eût pu porter plainte pour détournement de mineure mais elle préférait la tranquillité à toutes les nièces du monde, fussent-elles utiles autant qu'agréables. Dans la profession, d'ailleurs, on ne tient pas trop à éveiller l'attention de la police des mœurs.

Perla passa tout d'abord quelques jours dans la mesure où le brocanteur vivait avec sa sœur, courte masse déguenillée dont la voix, ô miracle, si douce et rassurante, démentait l'aspect de sorcière. On logea Perla dans la cave aux trésors, sous-sol encombré de potiches ventruës, de turqueries et de japoneries, de tapis persans et afghans, de pantoufles de brocart, de consoles dorées, de glaces ternies, de robes en satin et en velours, de narguils enrichis de pierre-

ries. Un lit monumental dressait ses colonnes sculptées au-dessus du fouillis de meubles, de coffres et de ballots.

C'est dans ce capharnaüm que Rébecca transporta elle-même une immense bassine qu'elle remplit d'eau chaude, faisant plusieurs trajets sans souffler. Perla se rappelle la descente raide, la trappe qui chaque fois qu'on l'ouvrait laissait passer des effluves de rata-touille à la juive. Rébecca avait bon cœur et ne méritait pas son physique ingrat. Elle baigna la petite avec douceur, lui frotta le corps avec un savon à l'ambre et une éponge de Mossoul, la frictionna à l'huile de cinname, lui mordilla le bout des seins pour la faire sourire, épila à la cire fraîche son petit couffin cambré, la chatouilla entre les cuisses pour la taquiner et la voir rougir, chanta enfin pour l'endormir une berceuse câline et enfantine.

— Quelle ignorante que cette négresse, répétait-elle en regardant Perla transformée; elle laissait faner ta peau de pêche, te laissait moisir comme une souillon. Ah ! si je le pouvais, je te garderais toujours avec moi. Dors, mon pinson triste, dors ma chatte bleue, dors ma sultane mignonne.

Le lendemain elle coiffa savamment les lourds cheveux noirs de Perla, son principal attrait, les arrangeant harmonieusement autour du visage et laissant retomber sur le cou et les



épaules deux grandes boucles formant bandeaux d'ébène. Puis elle revêtit sa protégée d'une robe de gaze tourterelle qui laissait deviner plutôt que voir les seins ronds et fermes de l'adolescente enfin belle. Une ceinture en velours jaune et des pantoufles du même ton parachevèrent la toilette.

Le soir venu, Salomon commanda une voiture fermée et conduisit Perla, tristement résignée, chez le vieux Turbida, l'un des hommes les plus riches et, partant, les mieux estimés de la ville. Veuf depuis quelques années, il s'en-nuyait à cent maravédis l'heure, et avait supplié le brocanteur de lui trouver de quoi distraire ses vieux jours.

— Chut ! chut ; je t'apporterai mieux qu'une poupée française, mieux qu'un bibelot italien, avait annoncé Salomon en posant un doigt sur ses lèvres. Dans trois jours, si Allah le permet, tu voudras me payer son poids d'or la merveille que je te promets.

Nous ne dirons pas comment ce fut Isaac, le fils préféré du banquier, qui vit Perla au lieu de son père, comment il s'en éprit, comment il dépérit en une nuit au point que le vieillard récalcitrant, cédant à la flamme et aux instances de son héritier, lui offrit à l'occasion du Pourim la trouvaille du brocanteur. Salomon empocha ses cinq cents guinées, et Perla épousa l'éperdu qu'elle aima aussi dès qu'elle le vit pour le raffi-

nement et la propreté de sa personne et pour la tendresse de son regard. Aux côtés de l'élu de son cœur qui était en même temps son maître, Perla devint une dame, perdit ses gaucheries d'automate, apprit à faire la révérence et le baisemain, présida des œuvres de charité, fréquenta même des consules. Mais elle cacha à tous ses origines chrétiennes, ne les avouant qu'une fois dans sa vie, bien des années plus tard, à Chouchoula la Marigoula, sa femme de ménage.

« Je suis maudite, lui confia-t-elle, et si je n'ai pas eu d'enfants, c'est une punition du ciel, car je suis renégate. Mais ne le dis à personne jamais, jamais ; j'en mourrais de honte. »

De longues années Perla ne manqua de rien. Isaac la combla de superflu, de toilettes, de bijoux, elle eut une voiture à sa porte. Puis Isaac mourut, et Perla se sentit seule parmi son luxe... Elle songe parfois à prendre un amant, mais qui voudrait d'une vieille ? Perla a conservé, il est vrai, un corps gracieux et une démarche allègre ; mais c'est aux dépens de son visage, ridé comme une goyave cuite. Son nez s'est affaissé, ses joues se sont creusées ; son teint, devenu terreux, elle le dissimule sous un masque de poudre orangée. « De dos, elle sort du lycée, de face du musée », disent les mauvaises langues ; ou encore, « Il faut choisir entre la face



ou la fesse. » Elle s'est retirée du monde; elle a pris l'habitude de s'offrir de temps à autre un compagnon pour quelques heures. Elle rétribue généreusement ces jeunes gens de bonne volonté. Le premier qu'elle connut indiqua à ses camarades l'adresse de la bonne Mme Perla; à leur tour ils lui amenèrent de nouvelles recrues, sans jalousie aucune, car elle avait assez de bien pour les enrichir tous. Ainsi aurait dû se terminer heureusement l'histoire de Perla, la fille de l'aghi-filo ivrogne et de la belle Arménienne. Mais il en est autrement.

Il y a deux mois Perla vaquait un jour aux affaires de sa maison quand une clochette retentit sous sa fenêtre. Un jeune colporteur en mercerie signalait ainsi son passage. Elle l'appelle, le fait monter, lui achète toute la marchandise de son plateau, envoie en course la fille de cuisine. Il décide, devant pareille aubaine, de quitter pour de bon son métier; il s'installe dans la maison, congédie la femme de ménage, boit toute la cave, vidant l'une après l'autre les bouteilles de raki dont Perla avait fait provision pour ses vigoureux amis. Une nuit, ivre, il se jette sur elle, lui saisit le cou, l'étrangle, pendant que la vieille, qui s'est emparée de la clochette de l'aghi-filo, se débat et tente de gagner la fenêtre afin d'ameuter le voisinage. Elle tombe, morte, violacée; le tin-

tement frénétique fait place au silence et le colporteur assouvi s'affale sur le corps qui ne palpète plus, en entraînant avec lui sur le plancher le couvre-lit en dentelle. Il s'endort alors d'un sommeil de brute sur le cadavre inerte. Personne ne suivit le convoi funèbre de l'assassinée que l'on jeta en terre sans cérémonie d'aucune sorte. C'est ainsi que se termine l'histoire de Perla, la veuve <sup>de son</sup> jadis estimée d'Isaac Turbida.







## LA ROSE DES DEUX GUERRES

Ah ! ces soi-disant artistes ! Ils se croient tout permis, ils ne respectent rien ! Tu ne vas quand même pas raconter ici la vie de ta grand-tante, la mêler à tout ce monde si peu recommandable...

En effet, j'ai eu, et même enfin perdu, une tante de ce nom-là qui vécut, un peu plus que les fleurs ses homonymes, de la guerre de Crimée à la guerre de Corée, l'espace de cent ans. Mais ce n'est pas d'elle que je veux parler. Laissons-la à ses trumeaux, les plus beaux de Paris comme de Césarée, à son appartement cossu et à ses ancêtres syro-marseillais, à sa retraite de Versailles qui lui permit de thésauriser les bourrelets sous son corsage de mille francs, c'est mille francs d'avant je ne sais plus quelle autre guerre, à ses amies, aux sœurs Guzman-Blanco, à Mme Debourg qui lui survécut, à Mme Nersès, à Chariclia Pinto, à son



cœur de pierre, à sa place Victor-Hugo, à son caveau sur l'allée principale. Il est une autre Rose des Deux-Guerres, des deux dernières grandes guerres, que j'invente à peine.

Elle est née, cette rose-ci, à Port-Saïd, ville morte en temps de paix et qui est devenue depuis — des guerres, nous n'en manquons pas — la ville martyre. Mais notre Rose n'est plus là, je crois, pour jouir de cette gloire.

Rose naquit à la fin du siècle dernier d'une famille jadis fort aisée mais que l'Entente Cordiale ruina d'un grand coup. Ce fut notre Fachoda. Elle reçut une éducation raffinée au pensionnat El Assafir, l'établissement religieux le mieux tenu, le mieux fréquenté de la ville, et une instruction moderne à la maison où son institutrice française, Mlle Toulemonde de Ravina, lui enseigna les classiques, les règles de la prosodie, le solfège et le dessin. C'était une demoiselle fière de son nom (mais personne ne la ravina) qui donna à la petite fille le meilleur d'elle-même. Non seulement Rose sut-elle de bonne heure apprécier Fénelon, Leconte de Lisle, Cimarosa et Poussin, mais elle acquit aussi cette grande vertu, l'orgueil, qui toute sa vie la soutiendra. « Car je sais d'où je viens si j'ignore où je vais », et « les reines ont une plus longue généalogie que moi, mais elles ont moins de culture ».

On se battait alors en Cyrénaïque et dans les Balkans; nous allions peut-être nous remettre de la crise de 1908. Puis survint la Guerre mondiale et tous les espoirs furent permis. Mais les parents de Rose, sans avoir le temps de se refaire, furent tués par un des rares obus turcs à tomber sur la ville. Fuyant les décombres de sa maison, en proie à ce qu'on appelait alors une crise de nerfs, la petite jeune fille de bonne famille (*n'doit pas savoir ces choses-là*, disait pourtant la chansonnette) se donna cette nuit même, dans un jardin public, à un soldat anglais du corps expéditionnaire. Elle rentra toute ragaillardie camper dans ses ruines. Quittez vos robes, Rose.

Elle vécut seule désormais, nul ne se souciant d'autrui dans ces moments troublés, dans ces eaux troubles; elle occupait une aile demeurée debout de la maison familiale, en marge de la société. Alors que tous autour d'elle faisaient fortune, achetaient des immeubles au Caire et de fastueuses résidences à Alexandrie, notre Rose faisait la vie, se moquant du qu'en-dira-t-on. D'ailleurs il ne restait pas grand monde dans la ville; happée par les capitales, commérant dans les palaces, la vieille élite port-saïdienne avait émigré.

On pouvait rencontrer Rose seule dans l'avenue de l'Impératrice, elle faisait le trottoir le long du débarcadère; Ferdinand de Lesseps,



du haut de son socle, assistait à d'émoussillants spectacles qu'il n'avait pas prévus. On distinguait une petite silhouette en noir glisser dans la ville éteinte, se laissant accoster par des hommes qui n'étaient pas du tout de son monde. Parfois, attendrie, elle en ramenait un chez elle, lui offrait du thé dans une tasse ébréchée, écoutait son histoire. Mais cela les effrayait, les hommes. Ils aimaient mieux consommer en plein air, sans histoires.

Rose se nourrissait à l'avenant. Il lui arrivait, la nuit, de fouiller dans les poubelles parce que cela l'ennuyait d'aller aux commissions et de dresser bourgeoisement la table. Heureusement les Gaïdouri, les Discalakis, les Soultanakis et les Coroni n'étaient plus là pour assister à cette déchéance du petit matin. Rien pourtant de conventionnellement affreux comme dans les mélodrames; la Rose ne cherchait pas avidement un quignon rassis. A cette époque facile l'on faisait parmi les ordures des découvertes merveilleuses : des restes abondants de caviar gris, des robes de bal tout juste étrennées. Rose s'amusait beaucoup. Elle s'enorgueillissait d'être la première clocharde de la ville : « Il n'y a que moi d'assez bien née pour ne pas déchoir. »

Elle disait aussi : « Et qui suis-je pour me refuser ? »

Vint la paix. Les armées furent rappelées, les hommes repartirent vers leurs lointains Tipperary, laissant la girl of the Golden East seule dans ses gravats et dans sa nuit.

Rose perdit alors ses clients, ses amants; ses amis, car elle n'en avait pas d'autres. Elle était même brouillée avec son notaire; il réglait les factures mais refusait de la recevoir. Les hommes repartaient dix à dix, cent à cent, oubliant de lui faire leurs adieux. Le soir l'avenue était déserte, et Rose ne parlait pas aux femmes de mauvaise vie qui continuaient d'y errer. Elle fit alors une chose extraordinaire, une chose que personne ne croira, qui n'est même pas dans les romans mais qui est pourtant vraie. Elle se rangea; mais comme on range dans une armoire, dans de la naphthaline, ce qui ne doit pas servir jusqu'à la saison prochaine. Elle partit pour le Caire et devint institutrice.

A la capitale on ne savait pas la vie que Rose avait menée. On connaissait sa famille, les malheurs et les revers qu'elle avait subis. Elle conservait ses manières du monde; ses qualités accomplies ne s'étaient pas émoussées au contact du trottoir. Elle n'eut pas de difficulté à trouver une place. Les Turney l'engagèrent pour leur fille Theodolinda.



Rose accompagna Miss Turney au spectacle : la tragédie en matinée par des troupes de troisième ordre (mais, de retour à la maison, Rose montrait à son élève les beautés de la pièce; elle connaissait par cœur la plupart des tirades du répertoire et *Phèdre* tout entier qu'elle récitait avec des intonations très justes et très touchantes dans l'office du premier étage où Theodolinda goûtait); l'opérette et, en cachette, le ballet des Levant-Follies qui traînait encore la patte. C'est ainsi que Miss Turney, délaissée par sa famille (Rika ne songeait qu'à ses dîners, Sir Anthony avait des maîtresses exigeantes qui lui prenaient aussi son temps, Tony, le demi-frère, courait les bars), put joindre une profonde culture, heureusement teintée de frivolité, à la beauté, au nom et à la fortune. Elle ne fut pas heureuse pour autant, mais cela est une autre histoire. Une autre histoire que j'inventerai peut-être une autre fois.

On passait l'été à Aboukir : une vieille maison sur la dune, de grands arbres ombrageant des statues antiques dont le sable et l'eau avaient rongé et patiné le marbre. La nuit, Rose se promenait seule, quittait le parc, s'offrait aux passants dans les ruines du Sérapéum de Canope comme une prêtresse antique et priapique. Il y avait, tout près de la maison, un camp d'aviation dépendant de la base militaire

britannique, et la noctambule retrouvait les délices d'antan et ses boys du Royal Flying Corps rebaptisé R.A.F. Les parents Turney passaient de longues soirées à Alexandrie; Theodolinda feignait de dormir; Tony crut une fois reconnaître dans l'ombre l'institutrice de sa sœur mais comme il était très occupé il n'y attacha pas d'importance. Le jour elle redevenait éducatrice.

Vint la guerre. On se battait en Chine, en Éthiopie, en Espagne. Rose pouvait encore retrouver la richesse. Elle pouvait placer ses économies (les Turney la gâtaient). Puis la guerre mondiale éclata.

Rose retourna dans sa ville et loua une chambre de domestique dans l'immeuble construit entre-temps sur l'emplacement de sa maison démolie. Des hommes venus de tous les coins du monde faisaient escale à Port-Saïd; la garnison grossissait; tout le pays se transformait en une vaste caserne.

La Rose n'est plus toute fraîche, mais il y a le black-out, et les hommes la trouvent encore possible. On n'a jamais prétendu que les soldats eussent bon goût; d'ailleurs ça ne coûtait rien. Et sa vie passionnante reprit...

D'aucuns disent qu'elle se laissa mourir de



faim au moment de la bombe atomique. Ci-gît la Rose des Deux Guerres, victime de la paix.

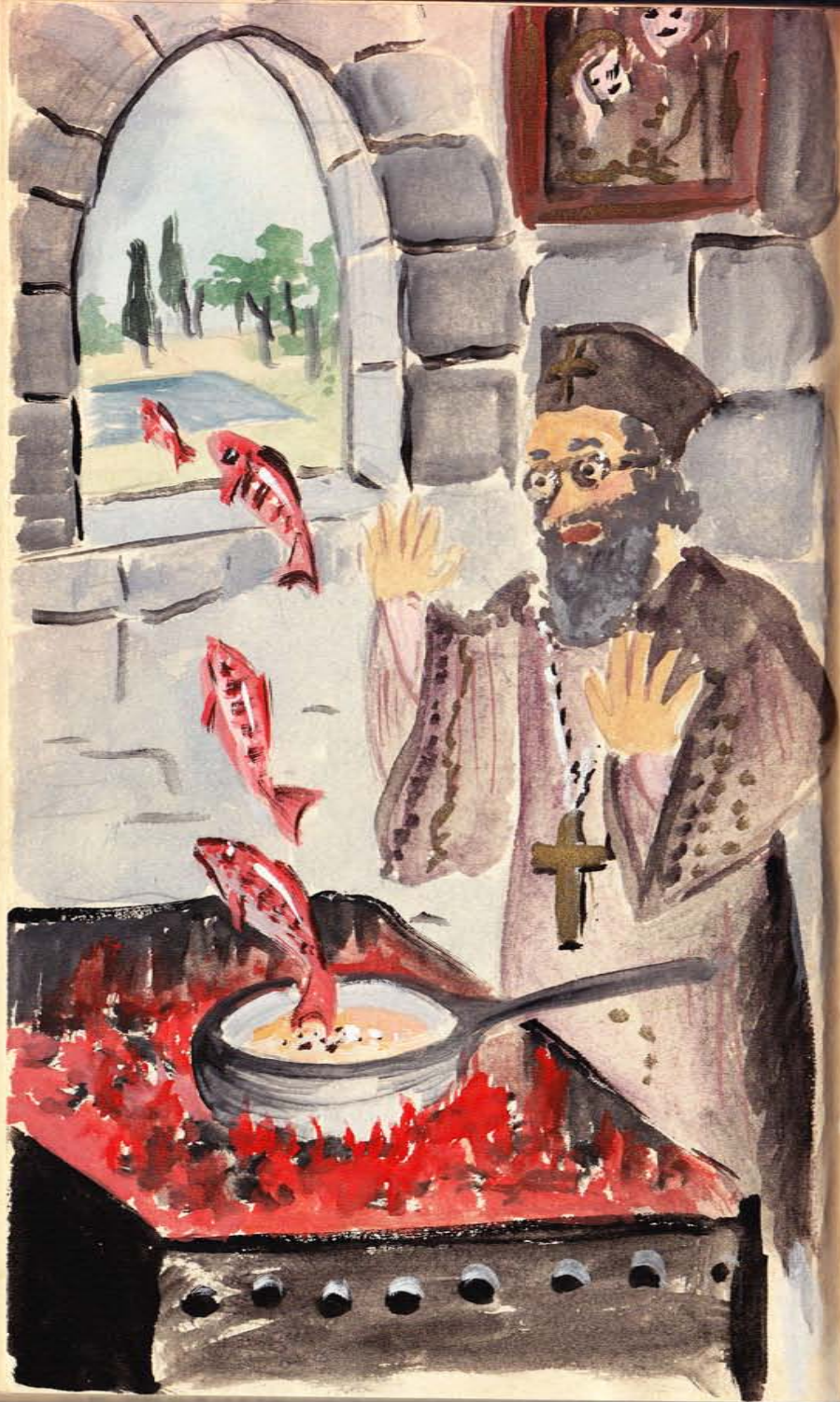
Mais on raconte encore qu'elle vécut très vieille jusqu'en l'an deux mille, plus longtemps que ma tante Rose qui n'eut pas la chance de toucher par sa longue existence à trois siècles et à deux millénaires.



TROIS CONTES MIRACULEUX

LES POISSONS DE BALOUKLI  
LE TOMBEAU DU ZOHARI  
LE JUIF DE RHODES





## LES POISSONS DE BALOUKLI

J'ai connu dans ma jeunesse un vieux médecin levantin qui savait tout de l'Orient, de ses pompes et de ses œuvres, de ses grandeurs et de ses vicissitudes. Il me montrait sans jamais rechigner ses collections de tapis et de faïences et me racontait sans se faire prier des histoires merveilleuses qui se déroulaient sur plusieurs millénaires. Un détail vestimentaire le renvoyait aux fastes sassanides, ou le croissant de mon goûter à la haute antiquité.

Les Perses comme on sait voulaient annihiler la Grèce et ils ont été à deux doigts (mettons, à trois cents hommes) de le faire. La petite ville de Byzance dormait une nuit, oubliant que les Barbares approchaient. Nous pouvons nous représenter la scène car les Grecs, à côté de leur mythologie, et souvent à travers elle, nous ont laissé une image assez complète de leur vie quotidienne. Dans les gynécées, près de leurs



quenouilles, les femmes reposaient sur des couches recouvertes de lin; les hommes, dans l'autre pièce plus exigüe, avaient des claies garnies de paillasses et de peaux de chèvre. Des coffres pouvant servir de banquettes se suivaient le long des parois ornées de broderies. Une sorte de paravent bloquait la porte; il y avait peu ou pas de fenêtres, surtout dans les demeures rustiques de ce modeste hameau. Les chiens eux-mêmes sommeillaient dans des niches rudimentaires; et les oiseaux dans des cages en osier s'étaient rapprochés sur leur perchoir pour mieux se chauffer. La lune se leva alors, éclaira l'avance ennemie qu'un veilleur put apercevoir du haut de la muraille, bien chétive défense en vérité, donnant l'alerte comme un siècle plus tard dans cette ville qui grandissait à l'Occident, sous Manlius, les oies du Capitole. Les hommes coururent aux armes, l'ennemi put être repoussé momentanément et les Byzantins donnèrent ainsi aux Grecs le temps de s'unir et de s'organiser. Lorsque les Barbares reprirent pour tant de siècles le chemin de l'Asie, les Byzantins dédièrent à Artémis leur temple et leur ville ravagée mais enfin libre du joug étranger. Vint le jour où Constantin, ce nouvel Alexandre, fit de la bourgade hellespontienne le siège de son empire; et l'emblème de Séléné, le croissant, demeura au côté de la croix dans les armoiries de Constan-

tinople. Les Turcs à leur tour l'adoptèrent et le transmirent à tout l'Islam. Il fut porté par les infidèles jusqu'aux portes de Vienne, mais ne les protégea pas contre le vaillant prince Eugène, neveu de Marie Mancini. Pour fêter leur délivrance, les Autrichiens firent des petits pains de cette forme : ton goûter, mon petit, a fait bien du chemin.

C'est lui qui me raconta aussi l'histoire miraculeuse des poissons de Baloukli.

Le soleil se couchait ce soir-là, il y a plus de mille ans, comme aujourd'hui; sa lumière devrait sans doute des tentures plus délicates encore que ces tapis de Ghiordès, des faïences plus colorées que ces Koutahias. Des écoliers terminaient leurs devoirs et écoutaient leurs aînés déplorer l'horrible conjoncture politique. Nous sommes en 626 que l'on hésite à appeler an de grâce. Le basile Héraclius est parti guerroyer du côté de Trébizonde afin de dégager l'Arménie d'une offensive persane. Une autre armée de Chosroës, le roi des rois, traversant toute l'Anatolie, vient mettre le siège devant Constantinople. C'est ce moment que choisit le terrible chef des Avars pour quitter les rives du Danube et faire avancer comme disent les chroniqueurs « toute sa féroce nation » que Charlemagne même n'avait pu détruire, sur la capitale trois fois sainte de l'Orient. « Pour m'échapper, avait dit l'Avar aux émissaires



byzantins venus intercéder pour leur patrie, pour m'échapper il vous faudrait nager comme des poissons ou voler comme des oiseaux. » C'en est fait de la ville, murmurait-on; c'est la fin du monde annoncée par les apocalypses ! Pourtant la ruse des Grecs jointe à l'intervention de la Vierge eurent raison des ennemis conjugués. Le vendredi de la cinquième semaine du Grand Carême est encore fêté par toute l'Église grecque.

Plus de huit siècles après, en une année de pareille disgrâce, on espérait que la ville serait sauvée une nouvelle fois par la Panagia Blachernitissa qui fut aux anciens comme la Vierge de Tinos, de Lourdes ou de Fatima. Mais les temps modernes avaient commencé. Les chroniqueurs et les historiens, de Doukas à Montaldo, de Léonard de Chio à Schlumberger, de Pusculus à Réglà, nous ont affirmé que la foi ne peut rien contre la balistique : la sainte Vierge des Blachernes était sans doute du côté des canons. Le siège de Constantinople marqua le début d'une ère qui s'achèvera à Hiroshima. Urbain le Valaque et Christobule le renégat avaient mis leur science au service des Turcs et, le 29 mai 1453, Mahomet entra par la porte Saint-Roman dans la ville défendue jusqu'au bout par l'infortuné Constantin Dragatzès. Par dérision on couronna d'un turban avilissant

les crucifix restés debout et, Horror, horror, horror ! l'imam entonna à Sainte-Sophie, du haut de la chaire épiscopale, le symbole de la foi musulmane, *La ilah ill'Allah wa Mouhammad rassoul el'llah*. La foi, celle des autres, avait été assez forte pour prévaloir... Une légende saisissante date de ce temps; elle est encore très vivante parmi la foule orthodoxe. Elle assure qu'au moment où les bandes conquérantes forcèrent les portes de la basilique, la paroi de l'église, derrière l'autel, s'entrouvrit soudain. On vit le prêtre entouré des acolytes et des thuriféraires qui l'environnaient. Puis la muraille se referma non moins soudainement. En rapportant cette légende, on affirme que le jour où un souverain orthodoxe rentrera dans Sainte-Sophie délivrée, la muraille se rouvrira pour livrer passage au même prêtre qui, sur l'autel purifié et enfin rendu au culte, achèvera la messe si tragiquement interrompue.

J'en viens maintenant (pardonne-moi, mon petit, ces longs préambules) au miracle annoncé. J'ai lu beaucoup de livres, puisant çà et là anecdotes et légendes où le surnaturel se mêle au quotidien. C'est la cause de mes digressions.

Laissons les Barbares — nous n'y pouvons rien — saccager la ville, cette appellation absolue qui lui donnera plus tard le nom de « *stin poli* ». Il y avait dans la banlieue de Baloukli un monastère fameux. Les moines



fort croyants vaquaient à leurs occupations sans se douter que la Panagia (depuis Homère les déesses se rangent dans l'un ou l'autre camp !) opterait pour le parti des bombardes et de la poudre. L'un des moines déjeunait tranquillement quand on courut lui annoncer l'affreuse nouvelle de la prise de la ville et de la mort de l'empereur. « Si la nouvelle est vraie, s'exclama le pieux higoumène, que ces poissons qui sont dans ma poêle retournent à leur vivier. » Il avait à peine prononcé ces paroles imprudentes que les poissons soudain ressuscités s'envolèrent comme des oiseaux hors de la friture bouillante et d'un bond prodigieux, accomplissant ironiquement la prédiction de l'Avar, retournèrent au vivier du monastère.

La poêle est encore là, la friture depuis longtemps rancie est vénérée par les pèlerins qui affluent chaque 29 mai à Baloukli et qui savent que, l'année où la Ville sera rendue aux Grecs par la victoire d'un nouveau Constantin, les poissons referont en sens inverse leur exploit d'il y a plus de cinq siècles.



LE TOMBEAU DU ZOHARI

— Avant 89, avant 70, avant 82, avant 14, avant 39 ! ... quoi, chaque génération aura ainsi manqué la belle époque et la douceur de vivre ?

— Les choses d'autrefois ont plus de charme à vos yeux, dit l'antiquaire.

— Et plus de prix aux vôtres, l'interrompt spirituellement Mme de Medjed.

— Les Untel qui n'étaient rien sont aujourd'hui une ancienne famille presque éteinte...

— Il n'y a même plus de nouveaux riches !

— Et la vie a tellement renchéri.

— Chéri ! répondit en écho une dame très sotte.

— Les époques se contredisent et se confondent comme dans le *Temps Retrouvé*, dit une blonde un peu mûre. Sa fille lisait beaucoup.

— Ah ! Proust, Proust, dit la sœur de la blonde qui l'accompagnait partout et l'aidait à briller.



A ce moment de la conversation quelqu'un (ce n'était pas moi) fit une citation, c'est-à-dire qu'il tira de sa poche un faire-part de mariage au verso duquel il avait copié la phrase suivante qu'il nous lut :

« Si j'étais romancier, dit Florimond, je bâtirais des histoires évidemment admirables, absurdes par surcroît, mais vraies; des espèces de féeries psychologiques dont les héros seraient tous gens de la plus piteuse naissance, des gens au-dessous de vingt-cinq mille francs de rente, et j'en écrirais de la pire plume aristocrate.

André Salmon.

*La Négresse du Sacré-Cœur*, page 150. »

Cette lecture jeta un froid sur la compagnie. Les uns n'avaient pas écouté, les autres pas compris; moi j'étais assez mal à l'aise. Pour ne pas prolonger le silence, penchant la tête d'un air pensif et poussant un profond soupir de théâtre ou de salon, je dis d'une voix que j'espérais tragique : « Eh, oui ! les choses ont bien changé depuis quelques années ! »

Qui se souvient encore du Zohari de notre enfance ? Le mausolée du saint homme, tout près de nos maisons, ornait une petite place arrondie devant les écuries des S., aujourd'hui leur garage, au milieu de la rue Neroutzos bey. A l'époque cette rue se terminait en cul-de-sac. Au-delà, se dressaient les murailles des vieilles

fortifications; puis venait Moharrem bey devenu un de ces quartiers surpeuplés « où personne n'habite » mais où s'étaient élevés jadis les vastes palais des anciennes familles chics, dites : de la campagne. Le petit peuple n'avait pas accès direct sur la rue de Rosette, devenue rue Fouad, devenue ensuite rue de je ne sais plus quoi. Pour venir en ville des bords du canal, il fallait contourner la gare pour rejoindre la rue Attarine, la rue du Premier Khédive, la place des Consuls devenue place Méhémet-Ali, aujourd'hui place de je ne sais plus quoi non plus.

Notre quartier se confondait presque avec le quartier Grec; mais il y avait moins de cosu, moins de boiseries et de lambris, moins de plafonds à caissons. Il était aristocratique, bon enfant, plein de grandeur vieillotte, de bibelots désuets et de meubles capitonnés; les photos posées sur le piano, lui-même recouvert à la mode d'autrefois d'une broderie turque ou persane, représentaient, non pas des « royalties », mais des groupes de famille. Pour les cochers de fiacre c'était — plutôt que Bab Charki, la porte orientale, démolie depuis longtemps — le quartier du Zohari, mais il faut dire que le plus souvent on leur indiquait tout simplement : à la maison, ou : chez les Untel. Quand nous eûmes grandi ce fut El Zohari'l Adim, l'ancien Zohari, car on avait transporté ailleurs le sheikh endormi de son dernier sommeil.



Le percement de la rue Neroutzos date de ces années 30 quand, malgré la crise, Césarée a subi — je dis bien : subi — un essor et des embellissements inattendus. On créa la Corniche, la promenade de la Reine, à travers les plages et les jardins de Ramleh, on posa dans les jardins publics des statues hétéroclites. Parmi les aménagements dont la ville fut à la fois coupable et victime compte la destruction d'une grande partie de ses nobles et antiques fortifications. On construisit, il est vrai, sur leur emplacement cet édifice utile et assez bien conçu qu'est le Stade. Pour y conduire on perça notre rue : le peuple put alors, au grand scandale de tous, se répandre dans la ville, regarder les vitrines, entrer même dans les magasins, les cinémas et jusque dans les pâtisseries. Mais on se rendit compte le jour de l'inauguration solennelle du stade, ou est-ce lors de la visite du roi d'Italie, ou du roi d'Espagne, ou des Belges (c'est feu ma tante Machalla, qui les avait tous sur son piano, qui l'eût su au juste), on s'aperçut alors, dis-je, que le mausolée de la petite place gênait considérablement la circulation automobile et risquait de causer de nombreux accidents. Ainsi parla la Presse. Les fidèles s'opposèrent tout d'abord au déménagement du cadavre vertueux, dont l'une des vertus était de désensorceler et de rendre fécondes de progéniture mâle les femmes

stériles. Dilemme au conseil de la Municipalité : on voulait marcher avec son temps, mais on ne pouvait heurter les sentiments religieux, ou même seulement superstitieux, des fidèles du quartier. Après tout le peuple est chez lui; ménageons-le.

Un des conseillers eut soudain une merveilleuse inspiration. Ce devait être le même édile spirituel et galant qui donna — discrets hommages envers des épouses de notables — le prénom de Fortunée Padoa à la rue de la Fortune et celui de Corinne Tamvaco à la rue de Corinthe. C'est lui aussi, peut-être, qui joignait à ses envois du jour de l'An un billet calligraphié : « Les marrons sont glacés mais les vœux chaleureux ! » Ce conseiller eut donc la bonne idée de voir en songe le fantôme du sheikh qui se plaignit à lui :

« Mon nom, tu le sais bien, signifie l'homme aux fleurs car je fus jardinier de mon vivant. J'aimais la verdure et le silence; ce lieu me convenait tant qu'il fut campagnard. Hélas ! tout est changé... (les morts étant parfois prolixes nous nous permettons d'abréger les palabres du revenant révérent). A présent les véhicules sans chevaux, le va-et-vient continu trouble mon repos. Ne peux-tu, homme sagace et prévenant, remédier à cela ? »

Les fidèles s'émurent. On ne pouvait sans encourir la colère du saint prolonger sciem-



ment ses insomnies. Déjà, le gardien chancelant du monument annonçait avec des sanglots angoissés qu'il n'y avait pas eu de miracle depuis quarante lunes. A l'âme simple du jardinier défunt, à son corps pieusement rabougri, il fallait fournir un séjour agréable et paisible. Sur le site des fortifications, à côté du stade, on avait dessiné un joli jardin public entourant quelques vestiges conservés de la forteresse byzantine. Allées, pelouses, massifs s'y succédaient en une élégante ordonnance échappant presque au style municipal. Ce lieu pouvait convenir à l'érection d'un nouveau marabout. Au son des fifres et des derboukas rustiques les fidèles des deux sexes transportèrent les immortelles dépouilles du saint homme à son domicile définitif, el Zohari'l Guédid. Ce fut une si belle journée que le vieux gardien en mourut d'émotion et de contentement. La rue Neroutzos fut dégagée, les automobiles purent accélérer tout leur soûl, rouler avec leur temps, s'entretuer à leur guise. Notre vieille maison en retrait, protégée par son jardinet, n'en souffrait pas trop; d'ailleurs nous devions bientôt quitter la rue. Tout le monde fut content mais ne mourut pas comme le jardinier. Les femmes stériles descendent la colline de Kom El Dick pour accomplir le pèlerinage crépusculaire au tombeau du sheikh, aujourd'hui encore sous mes fenêtres : car les

vieilles maisons sont mortes et le quartier s'est étendu vers les avenues neuves. Et j'ai suivi le sheikh dans son déménagement posthume. Le gardien est maintenant un solide gaillard qui vivra plus vieux que son prédécesseur; il connaît son métier; alentour les bosquets sont propices. La plupart du temps les vœux des pèlerines sont exaucés. La renommée du Zohari s'étend, ses miracles se font innombrables et moi, qui ai des yeux pour voir, j'en vois parfois de ma fenêtre qui se préparent dans la pénombre.







## LE JUIF DE RHODES

Je ne sais d'où vient l'histoire que je vais vous conter. J'ai relu beaucoup de livres, interrogé mon entourage à maintes reprises, sans en retrouver trace. Il ne me semble pas pourtant l'avoir inventée : l'imagination n'est pas mon fort. Il n'est pas sûr du tout que ce soit une légende; ce drame a pu se passer réellement. A quelle époque? voici cent ans, trois siècles, mille ans? Je crois me rappeler que c'était dans une île et, plus précisément, à Rhodes, dans le ghetto qui n'est plus que ruines où ont vécu plusieurs familles cherchant, après la Diaspora, à garder vivantes leurs coutumes et leurs traditions. C'est pourquoi je donnerai aux personnages des noms bibliques. Mais l'intrigue pourrait se passer aujourd'hui (l'héroïne serait sans doute un garçon : Je veux, Nathanaël, te chanter maintenant la ronde de sortilèges, les philtres de Balkis, les magies et



les enchantements, les trois gouttes de belladone, passion, poison et caetera...) et le dénouement serait de tous les temps si tous les temps pouvaient produire pareil héroïsme.

Le vieux Salomon, riche commerçant et notable des plus estimés de la bourgade, veuf sans enfants, a épousé par amour Sarah, la fille unique d'un tailleur modeste. L'ayant aperçue un jour qu'à peine voilée elle se rendait aux bains, il s'éprit d'elle et résolut de se remarier. Sarah n'a jamais vu de près d'autre homme que son père, et l'esclave nègre de sa cousine; mais elle n'aime pas Salomon quelle a entrevu le jour où il se présenta, de nombreux cadeaux, dentelles, soieries et bijoux, noués dans un grand châle d'Asie. Le petit tailleur, fort honoré, agréa néanmoins la demande et servit des rafraîchissements à tout le voisinage sans s'enquérir de l'opinion de sa fille. Sarah sera riche, les siens seront dans l'aisance; n'y a-t-il pas de quoi se réjouir? On prépara activement le trousseau de la belle, puisant dans des coffres envoyés par Salomon les parures traditionnelles. Le jour même de ses noces — qui devaient ressembler, en moins arabe, au beau tableau du peintre Alfred Dehodencq que l'on montre au musée de Lille — le jour même où elle jura à son époux obéissance et fidélité, Sarah tombe amoureuse de son parent éloigné

l'apothicaire, sorte de sorcier ventru qui l'a sûrement charmée par quelque philtre ou élixir. Il est laid, sale et mauvais mais elle le voit chaque nuit en songe et, le jour, il occupe entièrement ses rêveries de jeune épousée. Salomon, qui est doux et généreux, on dirait qu'elle ne le voit même pas.

Sarah consulte sans cesse le cadran solaire, calcule l'heure, s'arrange pour rencontrer l'apothicaire dans la rue du Marché, aux cérémonies du cimetière; elle se met à la fenêtre quand il doit passer par là. Elle ose même l'introduire chez elle en l'absence de son mari ou rendre visite à son officine sous prétexte que ses colombes apprivoisées ont besoin de drogues ou qu'elle-même ressent de mystérieuses vapeurs. Cela n'est pas simple : il faut séduire la servante, payer cher la complicité de l'eunuque noir passé à son service...

Pendant ce temps l'apothicaire mûrit ses projets pour se débarrasser de Salomon qu'il hait. Il confie à Sarah un poison lent qu'elle devra verser dans les aliments de son époux, en augmentant tous les jours la dose. Au bout de peu de jours il est pris de vomissements, de migraines. Lui, d'habitude si vaillant, si bien portant, est forcé de s'aliter. La pauvre jeune femme est bien à plaindre, et tout le village la plaint de bon cœur.

Il faut qu'il soit bien puissant, l'envoûte-



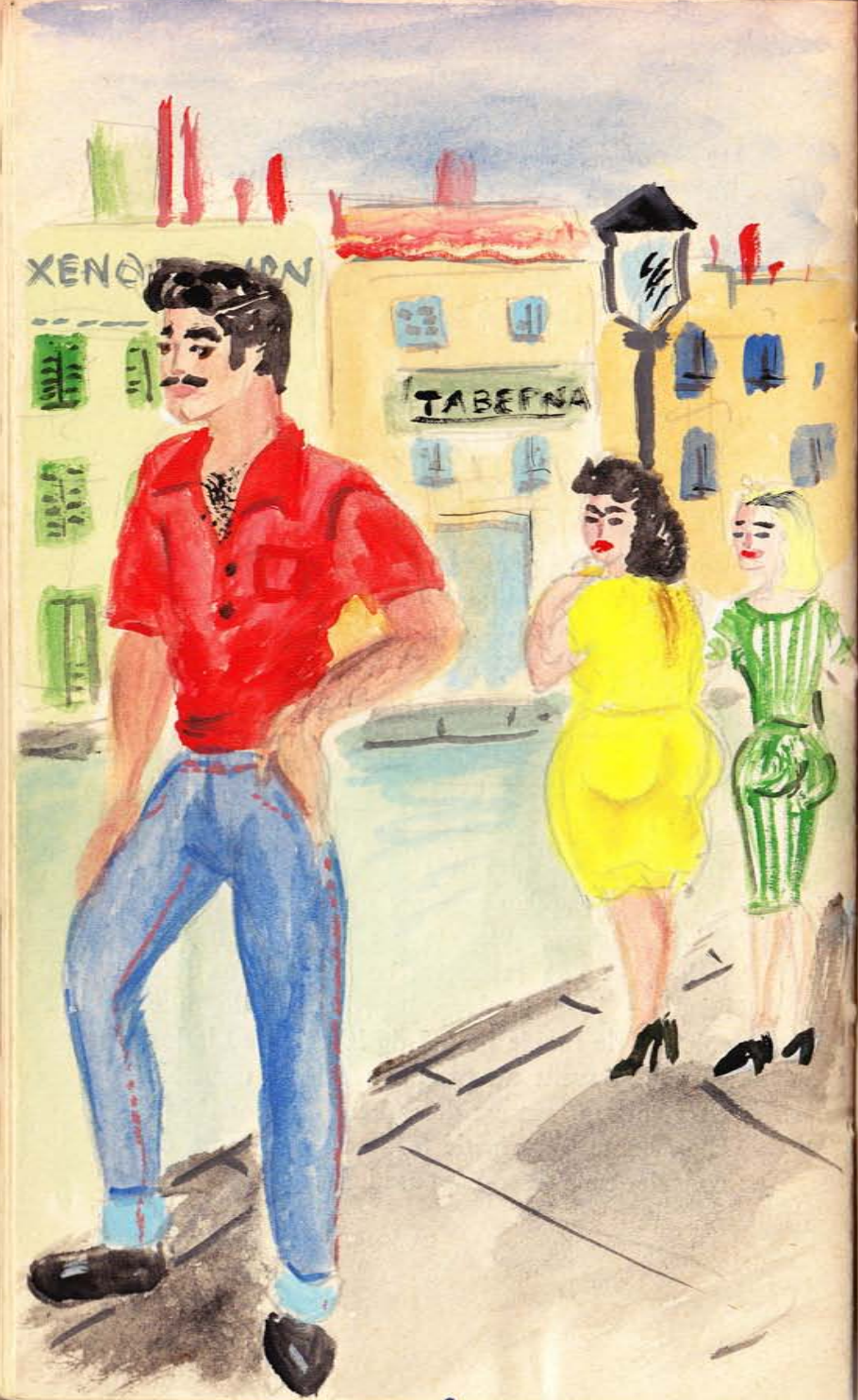
ment de l'apothicaire, pour conduire au meurtre une âme honnête et aimante. Agit-elle de sang-froid, trouve-t-elle une force surnaturelle pour la soutenir ? La nuit, comment peut-elle reposer sans remords au côté de sa victime ? Ne fut-elle pas agitée de cauchemars ; ne criait-elle pas dans ses rêves ? Peut-être est-ce ainsi que Salomon apprit le crime affreux de la jeune Sarah. Il devine que d'elle-même elle n'est pas capable de tant de noirceur, que c'est l'innocence menée par la scélératesse, qu'on agit à travers elle : un homme riche a forcément des ennemis, des envieux. L'un d'eux se sera servi de l'épouse pour atteindre l'époux. Il sait que s'il meurt sa femme sera soupçonnée, qu'on appellera un docteur, que le barbier lui ouvrira le ventre, que les juges condamneront Sarah. Elle sera pendue, une corde flétrira son cou si blanc ; elle souffrira cruellement, elle sera déshonorée ; son nom pour toujours sera lié au nom de l'assassin. Salomon dépérit de jour en jour, il sent sa mort prochaine. Après avoir fait son testament qu'il fait remonter fictivement à l'année précédente — il n'a ni fils ni proches à qui confier Sarah et désire qu'elle soit son héritière — il se lève une nuit, rassemble ce qui lui reste de forces, attelle sans bruit son cheval et quitte la ville à travers une percée dans les murailles. Le guet ne l'a pas vu. Il chemine par la campagne endormie jusqu'au

village de Lindos, le point le plus élevé de la côte. Il s'avance sur la falaise, se précipite avec sa monture dans le vide, se fracassant la tête contre les rochers de la baie. Par amour pour Sarah.

Lorsque l'on retrouva au matin les cadavres de l'homme et du cheval flottant sur la mer, on conclut à un suicide. Les commères furent ravies de ce fait-divers et les langues allèrent bon train. Salomon n'avait pas été le même depuis quelque temps ; des soucis financiers surgirent de certaines imaginations ; d'autres retrouvèrent des cas de folie chez deux de ses ancêtres. Il fut enterré sur la plage sans cérémonie religieuse.

Sarah n'épousa jamais le vieil apothicaire ; il mourut peu après de la peste dans des souffrances atroces ; le mal fut ainsi puni par le mal. Elle-même fut emportée mystérieusement par le démon jusqu'au sommet du mont Elie où elle fut dévorée vivante par les rapaces. Les vieilles de l'île racontent encore, qu'une fois l'an, au jour anniversaire du suicide, une colonne de fumée monte de la baie de Lindos vers le couvent du prophète Elie et tournoie en gémissant autour des arbres du monastère. C'est l'âme, dit-on, de Salomon, qui tente de consoler celle de son épouse infidèle.





## ALEXANDRE L'AURICULAIRE

Comme il était le plus jeune de cinq frères, on l'appelait le petit doigt; et la mère avait pour lui une tendresse toute particulière faite d'affection et de complicité; et le père était heureux d'avoir auprès de lui un compagnon pour ses vieux jours. Les superstitieuses disent toujours qu'elles ont cinq enfants même si elles en ont quatre ou six, qu'elles ont rendez-vous à cinq heures cinq, que leur fille a cinq ans et cinq mois : le cinq est un chiffre bénéfique qui vous sauve du « mauvais œil », auquel on a recours si une amie moins fortunée admire votre teint, votre maison ou votre robe, et qu'on retrouve dans les doigts de la main de Fatma portée en amulette par les musulmanes. Parlant de ses enfants, la mère d'Alexandre disait toujours les cinq, même quand ils ne furent plus que quatre, oubliant volontairement les deux filles; mais, pour plus de sécu-



rité, tout en mettant en avant la main droite grande ouverte, de la main gauche — deux précautions valant mieux qu'une dans ce domaine aussi — derrière son dos ou sous son tablier elle « faisait les cornes ».

Le dimanche, au lieu de courir les westerns, Alexandre suivait son père au café du coin et passait l'après-midi à l'écouter. Le vieux et ses amis alternaient le récit de leurs prouesses au trictrac avec le souvenir de leur bravoure contre les ennemis ou celui plus ancien encore de leurs exploits amoureux.

— Trois double-six à la file...

— Quatre Bulgares dans le fossé...

— Sept fois en sept heures...

— Tric trac, zim bam boum, couic couac.

A dix-sept ans Alexandre se laissa pousser une moustache et entra comme apprenti chez un coiffeur ami de la famille et originaire de la même île. Alexandre était le seul fils demeuré au foyer. Strati et Evangelos étaient partis pour l'Amérique, Stellio pour Athènes où il avait épousé la fille unique et bien dotée d'un entrepreneur de pompes funèbres. La mère furieuse avait proclamé : « Est-ce qu'on va se marier au cimetière ? » et faisait le simulacre de cracher trois fois dans son corsage pour se prémunir contre le sort. Vassili, le fou charmant, le plus doué, le préféré de tous, le plus beau doigt,

l'annulaire de la main ouverte, était mort noyé au cours d'une partie de pêche. Les pratiques de la mère n'avaient donc pas servi ! Depuis, elle ne sortait guère et, point découragée, passait ses journées à brûler de l'encens et du buis bénit au-dessus du lit de l'auriculaire, marmonnant des exorcismes, injuriant les voisines qu'elle soupçonnait de l'envier encore. J'oublie une fois de plus les filles. Celles-ci étaient bien mariées (cornes) mais en province; on ne les voyait pas souvent (tous les cinq mois), on n'en parlait qu'au début du mois quand elles envoyaient aux vieux de quoi faire marcher le ménage (main ouverte). Les trois garçons contribuaient aussi à l'entretien des parents et d'Alexandre, mais on sait comme tout est cher, combien les opérations sont coûteuses. « C'est très difficile de nouer les deux bouts avec un aveugle à la maison; on perd les yeux, on garde la bouche », murmurait la mère en dépit ou à cause de cette relative aisance.

En effet, la vue du père baissait et ce début de cataracte lui avait fait perdre sa place de chauffeur. « Est-ce que je n'ai pas raison de me lamenter ? » gémissait sempiternellement la mère.

L'auriculaire (que tu es laid, mon Aleco; qui voudrait de toi, disait la mère en lui caressant fièrement la joue et la moustache) était fort beau garçon. Sans être grand — est-ce qu'on a



jamais vu des auriculaires dépasser leurs frères ? — il était bien proportionné. Un peu de gymnastique avait développé juste ce qu'il faut sa carrure; et il était fermement campé sur des jambes droites. De nos jours, le blue-jean collant est de mise : la jambe bien tournée d'un garçon est redevenue comme dans l'ancien temps un atout majeur quand il s'agit de séduire les filles. Tout cela et ses yeux sombres à la fois mystérieux, rieurs et malicieux, faisaient qu'Alexandre, eh bien, oui ! on se retournait sur son passage. Fini le café du coin et les vantardises des vieux. Les dimanches après-midi, les lundis d'hiver, pétaradant sur une moto de louage, il s'amusait à tomber les adolescentes aux Bains des Dames ou bien à un dancing très fréquenté de la jeunesse, au bord d'un étang (mais ce ne sont pas les moustiques qui piquent les filles dans le cou), pompeusement paré du nom de Lac des Cygnes. Il savait plonger, pratiquait aussi bien le crawl que le tango, le vieux tango toujours en faveur chez les Grecs qui l'ont presque incorporé à leurs danses folkloriques. Little Tony Turney et ses camarades le poursuivaient de leurs regards sinon de leurs assiduités, mais c'est de Theodolinda qu'il s'éprit. Cela ne se prolongea pas; Alexandre n'était pas homme à se tracasser pour une petite fille.

Mme Pappapopoulo, avouant quarante-six ans depuis au moins trois ans, est veuve d'un chemisier. Sa fille, au Lycée Grec, a été la camarade d'Alexandre le petit, et la veuve le trouvait charmant. Elle se fait coiffer par le jeune homme dont elle est la meilleure cliente et qu'elle reçoit parfois à dîner dans l'intimité avant l'heure du cinéma. Mme Pappapopoulo est sans snobisme et n'essaye pas de se lancer dans la bonne société.

Arriva ce qui devait arriver; Mme Pappapopoulo téléphone tous les deux jours à Alexandre; sa mise en plis a besoin d'être refaite constamment; elle a essayé toutes les teintes de l'arc-en-ciel jusqu'à casser et épuiser ses cheveux. Alexandre, lui, c'est de son âge, est inépuisable; il plie et ne rompt point.

Mme Pappapopoulo s'est liée avec la mère d'Alexandre à qui elle fait de longues visites dans l'appartement sinistre et ressemblant à l'autre de quelque sorcière. Les tarots sont toujours sur la table, les tasses de café renversées dans leur soucoupe; il y a dans tous les coins des sachets magiques. Mme Pappapopoulo apporte des fleurs — jamais des chrysanthèmes — dans des vases verts, des fruits en cire pour décorer la salle à manger mais qu'on a percés de trois trous d'épingle pour laisser sortir le ver. Le 1<sup>er</sup> mai elle offre la



couronne traditionnelle qu'on accrochera à la porte, des fleurs des champs et des bottes d'ail et d'oignon. Elles sont si occupées à conjurer le sort qu'elles oublient de manger...

Un jour Alexandre épousa Mlle Pappapoulo. On pensait que Madame en mourrait de colère, qu'elle se jetterait par la fenêtre, maudirait le couple. Eh bien ! pas du tout. Elle adore ses petits-enfants, au nombre de cinq bien entendu. Alexandre, devenu majeur, tient la chemiserie de feu son beau-père et son fils aîné, Alexandre le grand, est le chouchou de ses grand-mères, de la superstitieuse encore inquiète et de Mme Pappapoulo enfin grisonnante.



### LE BEY TÉNÉBREUX

Ce fut un vendredi à midi, l'heure de la grande prière hebdomadaire, que s'éteignit sans rouvrir les yeux et sans connaître son bonheur de mourir à l'heure sainte entre toutes, la princesse encore jeune mais que plusieurs mois de souffrances avaient transformée en squelette. Peints par des artistes siciliens, naïfs colporteurs de l'art dans un Levant qui admettait enfin la reproduction de la figure humaine, les portraits du sultan son grand-père, en turban et chamarrures, et de son mari en uniforme impérial — celui sans doute qu'il portait lorsqu'il fut tué à la frontière valaque par une bande de patriotes pillards — ne bronchèrent pas dans leurs cadres sculptés et dorés venant également d'Italie. Il n'y avait plus de vivant dans la chambre qu'un enfant de quinze ans, presque un jeune homme, qui pleurait silencieusement.

Les esclaves attendaient dans l'antichambre;



elles entrèrent alors en poussant de funèbres hurlements et en déchirant leurs vêtements. La première femme, sorte d'intendante doublée de suivantes, les calma et leur prescrivit les détails du deuil. Elle-même s'occuperait de la toilette mortuaire.

Le bey ténébreux, prostré au pied du lit, ne bougea pas jusqu'au soir. On respecta sa douleur. Les femmes avaient ôté leurs bijoux de verroterie, remplacé leur costume voyant par des robes et d'épais voiles noirs, tiré d'une grande caisse des aunes et des aunes de crêpe dont on recouvrit les lustres, les glaces et les tableaux. On lava la morte avec tous les honneurs dus à son rang, on la farda et la coiffa comme pour un jour de fête, et on l'habilla d'une robe blanche et du linceul que, lors de son pèlerinage aux lieux saints d'Arabie, elle avait trempé dans l'eau sacrée du puits Zemzem.

Un sheik du voisinage vint au crépuscule marmotter quelques prières. Il tenta de consoler l'adolescent éploré. Il l'appela son fils.

— Nous n'avons pas mangé les olives ensemble, pensa le jeune homme peu habitué à une telle familiarité. Et il sortit en claquant la porte.

Le noir était partout. Il drapait toutes les portes et fenêtres du petit palais rose, d'autres tentures cachaient aux regards les niches où se trouvaient, en entassement plutôt qu'en col-

lection, les opalines précieuses, les bibelots en or, les narguilés émaillés que la princesse avait tant aimés.

La famille vint alors en grand nombre, les amis se mirent à l'assaut des salons. Dans le harem les femmes rivalisaient de désespoir; dans le salamlik les visiteurs buvaient force café sans sucre. L'orphelin refusa comme l'exigent les convenances de descendre à l'étage des réceptions et ne voulut même pas laisser monter dans ses appartements les parents les plus proches. Il ne consentit pas non plus à régler avec Abou Kato et Abou Thyçan les affaires de la succession; les deux doctes hommes de loi se passèrent d'ailleurs fort bien de sa présence. Ils se haïssaient, se regardaient féroce-ment dans le jaune des yeux mais savaient par esprit de lucre s'accorder quand il y avait quelque chose à gratter.

Dans la chambre, vêtu d'une sorte de caraco de bougran qu'il revêtait pour jouer, le bey regardait une à une, prenait soigneusement en main avant de la reposer sur le velours des étagères, chaque pièce des collections de sa mère. Les émaux de la Perse, les miroirs à main encadrés de pierreries, les sabres, glaives et yatagans aux poignées incrustées, les grands plats en porcelaine de Chine à devises musulmanes, les confituriers, coupes, étuis, carafons,



porte Coran, tchibouks et candélabres, les agates, les améthystes, les jades et les cornalines; chaque objet lui rappelait un souvenir...

Un grattement à la porte annonça l'entrée des deux lévriers afghans venus joindre leurs gémissements à ceux du fils. Ils se couchèrent de part et d'autre du lit comme deux animaux divinisés.

La veillée commençait. On permit à Borghol de monter lire au maître la liste des visiteurs. C'était le concierge de la maison, l'époux de Boulboul la blanchisseuse et, connaissant tout de la vie du voisinage, il se prenait pour un détective. Le jeune homme écouta sans intérêt mais, quand il sut que Milika était en bas, il lui fit dire qu'elle serait reçue. C'est à voix très basse que le message fut transmis à la femme de ménage afin de ne pas offenser les dames importantes qui s'étaient dérangées et que deux parentes pauvres avaient été chargées de recevoir.

Milika se hissa jusqu'à l'étage en gémissant. Parathema, malédiction ! aïe mes *rheumatismes* ; les morts sont plus heureux que nous !

Le petit bey se jeta à son cou et ils pleurèrent ensemble.

— Milika, fais-moi rire encore une fois, dit-il un peu plus tard.

■ Sans penser aux convenances, Milika prit

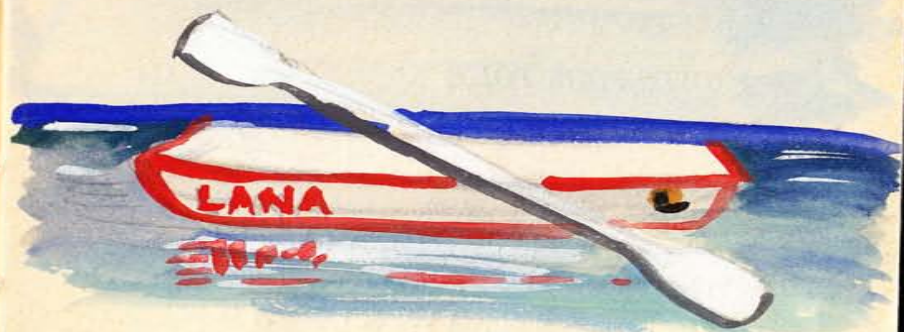
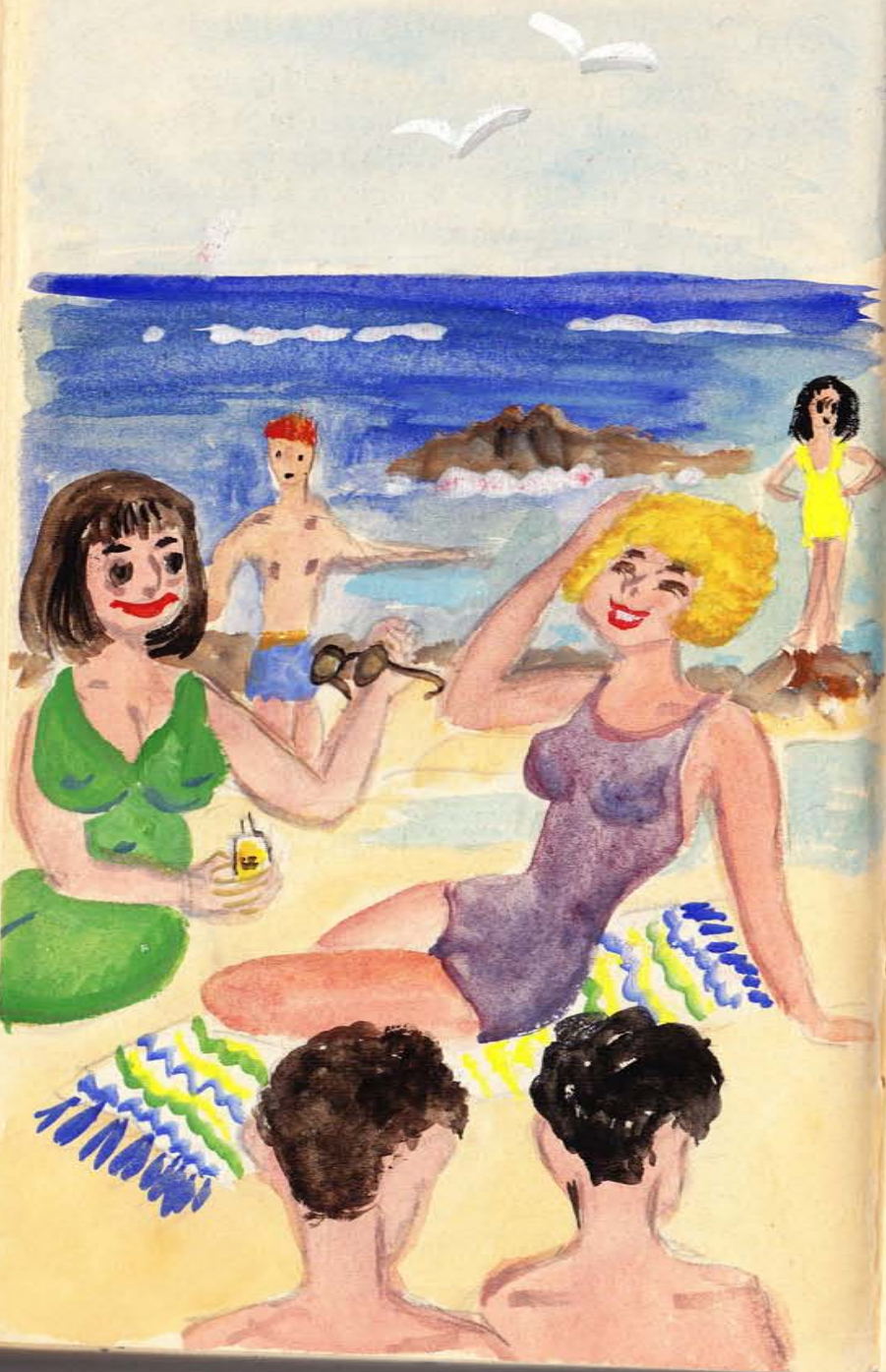
une couverture dont elle entoura sa taille épaisse et se couvrit la tête d'un napperon noué en bonnet de nuit. L'enfant s'était assis sur un tabouret et attendait avec impatience le début du spectacle. « Vai, vai, manoulamou » — et Milika joua pour l'orphelin une des scènes populaires qu'il aimait le mieux. Tantôt elle était Karagueuz, tantôt l'oncle Hadjiavatis, tantôt les enfants Scorpion et Cataplasme (qu'on appelle aussi Fer à souder). Elle inventait tous les dialogues, changeant de voix et de démarche chaque fois qu'elle changeait de personnage. D'habitude le petit riait aux éclats jusqu'à tomber du tabouret et se rouler par terre. Tout d'un coup Milika s'arrêta, ses jambes chancelantes ne la portaient plus; elle vit que l'enfant était étendu de tout son long sur le sol et qu'il était secoué de sanglots.

— Allons, lève-toi, mon petit; ne pleure plus. C'est fini, Karagueuz est mort.

Le jeune bey ne pleure plus; mais depuis la mort de Karagueuz on ne l'a jamais plus vu rire.







## AUX BAINS DES DAMES

Aux Bains des Dames on peut louer des périssoires et s'en aller loin de la plage. Il y en a trois à la disposition des baigneurs : Lina, Lana et Luna. C'est Mme Réséda qui les a nommées ainsi.

Mme Réséda est un personnage; quand on la voit trônant à la caisse, on se rend compte tout de suite que ce n'est pas n'importe qui. Faut-il tout raconter ? Sa fuite, enfant, à travers la steppe kurde en compagnie de ses trois cousines ? Lina, Lana et Luna se sont réfugiées à Constantinople où, craignant un nouveau massacre elles ne sortent jamais, vivant barricadées, n'ouvrant qu'un vasishtas aux dames de charité qui deux fois par semaine leur portent la nourriture à domicile.

Mme Réséda a réagi autrement : la fuite, la peur, les privations l'ont endurcie; elle est intéressée, cynique, cruelle. Elle vendrait son âme, sa fille (l'affaire est déjà faite), son fils, son



mari (mais qui voudrait de celui-là, de ce maître-nageur à la manque capable de se noyer dans un mètre d'eau sucrée), tout enfin. Elle ne recule, n'a reculé devant rien : le putanat, le chantage, le proxénétisme, le trafic de stupéfiants, le recel d'objets volés. Comme la police a besoin de ses indications, on ne l'inquiète jamais. C'est une belle personne, ne portant pas son âge, très blonde encore.

Mais la reine du Bain des Dames est sans contredit Theodolinda Turney. Selon le mot de Canarina, une autre habituée à maillot jaune, elle a « turney » la tête à tous les garçons. Car il vient beaucoup de jeunesse au Bain des Dames.

Dépendant autrefois, au temps des harems, du Casino San Stefano... Ici je m'arrête; comment dire tout ce que ces trois mots évoquent pour nous ! Le Casino San Stefano n'a rien à voir avec le traité du même nom. L'église voisine s'appelle aussi San Stefano en l'honneur du même mécène qui les fonda l'un et l'autre. Les familles qui ont « un nom de tram » formaient le gratin de notre ville; ce sont elles qui ont offert à la Municipalité les terrains où passe encore la ligne. La ville reconnaissante a donné leur nom aux gares : les Seffer, Schutz, Mazloun, Bacos ou Glyménopoulo furent ainsi immortalisés. Plus modeste, le comte Étienne Zizinia consentit qu'on donnât à sa gare le nom de son saint patron.

Que de belles fêtes, de feux d'artifice, de bals masqués se sont déroulés jadis au casino ! C'est toute une époque et la belle, qui revit dans nos mémoires. Aujourd'hui le vieux casino, son architecture khédiviale, ses balcons et galeries en bois, n'existe plus; la grande et moderne bâtisse qui tient de la caserne est un hôtel comme beaucoup d'autres. Mais le Bain des Dames, de l'autre côté de la Corniche, a gardé son charme désuet, son cachet levantin dans une ville vouée au nationalisme; alors que tout autour est née une vaste conglomération banlieusarde et monotone, on y parle vingt langues, les odeurs de bastourmé et de poutargue se mêlent au parfum de jasmin de naïades et ondines, comme disent les hebdomadaires, venues de Smyrne, Palerme ou Tripoli.

Les Bains des Dames sont un peu le Deligny de notre ville. Des familles nombreuses traversent la rue, vieillards et enfants, pliants et paniers, pour y passer la journée; mais toute une faune zazoue, échappée de notre Flore (en l'occurrence, l'Élite, le seul café un peu bohème que nous ayons) y vient chercher l'aventure et les aventures. Theodolinda se fait accompagner tous les matins à onze heures par sa voiture, elle déjeune d'une tranche de pastèque et d'un biscuit, puis le chauffeur repasse la prendre au coucher du soleil.

Theodolinda a esquissé un flirt avec



Alexandre l'auriculaire; elle lui apporte d'exquis biscuits au gingembre et du chocolat d'importation; ils font de longues randonnées en pèrissoire; il lui caresse les cheveux, lui invente des coiffures bizarres; elle s'étend contre lui... Un jour, jalouse parce qu'il a invité Pergola Phillpots au cinéma, Theodolinda le griffe au visage. Alexandre n'aime pas les histoires; il émigre vers la plage moins fréquentée de Mandara où les Pappapopoulo ont un chalet.

— Oui, Lord, vos amis sont là. (C'est ainsi que Mme Réséda appelle Tony Turney qui se laisse faire.) Votre sœur aussi. Et il y a mon fils qui se propose pour ramer si vous désirez aujourd'hui vous éloigner en pèrissoire.

Tony et sa sœur ont des rapports orageux. Un jour, parce qu'elle s'était fâchée de le voir organiser avec ses amis un défilé de mannequins (au grand scandale de l'honorable clientèle du lieu, ils avaient confectionné des robes de bal avec des serviettes éponge — mais Tony avait également emporté de la maison une robe appartenant à sa marâtre), il lui répondit :

— Tais-toi, affreuse Arménienne, aussi sale grue que ta mère.

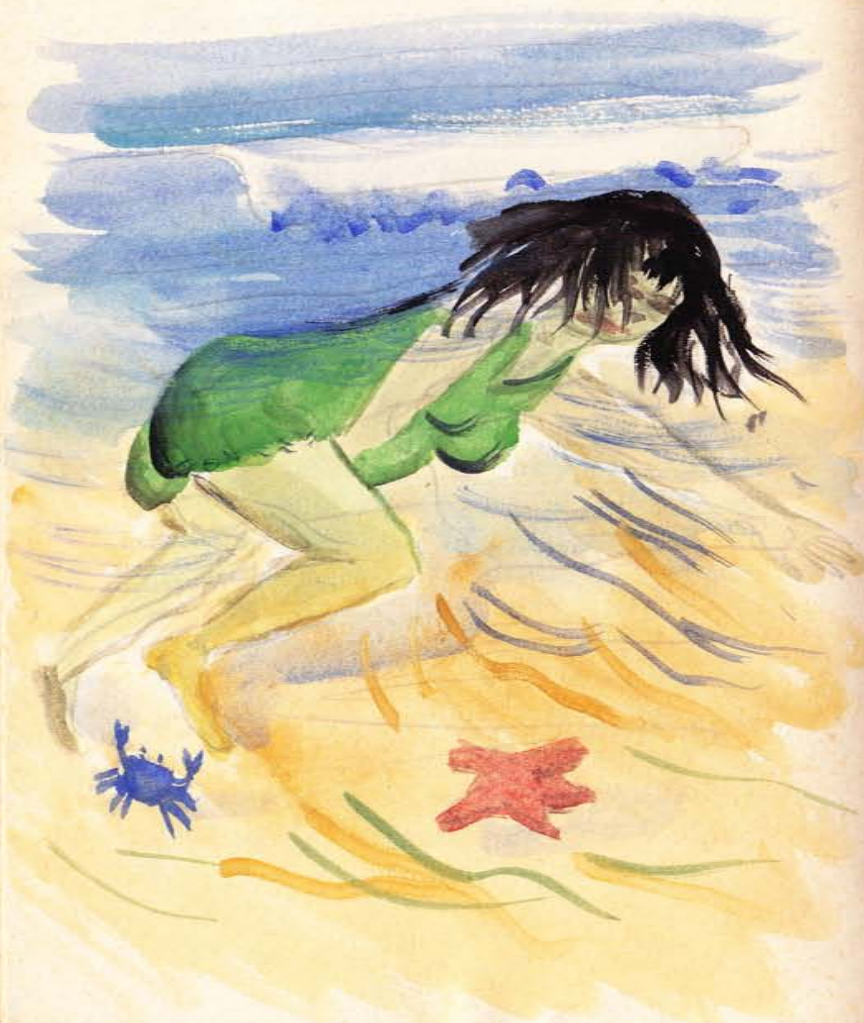
— *Eet vox kbôribul*, raconta dans son anglais de cuisine la pauvre Pergola Phillpots, née dans une Venise très différente de la reine de l'Adriatique que connaissent les Peggy Beis-

teggys et autres personnalités du grand monde. Notre Venise à nous est composée de trois mesures orangées qui, à l'ouest de la ville, trempent leurs fondations dans une eau fétide. Mais peut-être Venise n'est aussi que cela... Pergola était la fille posthume d'un aviateur anglais; sa mère était une voyante maltaise. Elle était toute fière de se voir mêlée au linge sale d'une famille aussi illustre que les Turney. Elle avait su se lier avec Theodolinda à qui elle prêtait ses lunettes et son ambre solaire, qu'elle suivait partout comme une femme de chambre portant le parasol de sa maîtresse. Mais elle ne tenait pas pour autant à se brouiller avec Tony; elle lui présentait des lycéens, lui prêtait la clef de sa cabine de bains...

Tony ce matin-là était parti sur Lina avec le fils de Mme Réséda, un jeune homme fort serviable. Theodolinda s'ennuyait; elle avait besoin d'un drame pour lui occuper l'esprit. Elle envoya Pergola espionner son demi-frère; la jeune fille monta sur Lana et se mit à pagayer. Une heure entière se passa; Theodolinda s'ennuyait de plus en plus, et Pergola ne revenait pas. La jeune fille finit par s'inquiéter et, louant Luna, la troisième pèrissoire, elle partit à la recherche de son esclave. Elle retrouva bien la barque, mais Pergola avait disparu. Le flot la ramena à la rive au milieu de l'après-midi.



On ne put la ranimer. Les Turney prêtèrent leur voiture à Canarina, qui enfila vite une robe sur son maillot jaune, et le chauffeur ramena dans la fausse Venise la dépouille de Pergola, victime de son snobisme et de l'ennui des grands.



### AMELIA LA MIRACULÉE

Chaque fois que Chouchoula la Marigoula, couronnée de quelque toque à la mode de jadis, rencontre Amélia nu-tête dans la rue où elles sont toutes deux domiciliées, elle hoche son couvre-chef d'un air désapprobateur. « Ta prétendue cousine a bien tort, confie-t-elle à Pola, de sortir en cheveux; que vont penser nos voisines... »

Amélia a d'autres préoccupations que vestimentaires : elle est la dévote du quartier. Il est vrai que sa toilette laisse à désirer, que ses bottines sont éculées, que sa robe est crasseuse, qu'il y a quelque chose d'hommasse dans sa démarche. Mais elle est au mieux avec tous les prêtres, tous les popes, tous les diacres de sa paroisse à qui elle distribue chaque samedi d'exquises friandises pour les fidèles et pour eux-mêmes. De sa jeunesse elle a gardé le goût des sucreries; aujourd'hui, par esprit de sacri-



fice, elle se refuse son péché mignon mais tient, dans sa générosité, à en faire profiter les autres. C'est également par piété et afin d'obéir aux exhortations de ses chers religieux qu'elle transporte dans son cabas un grand carré de soie déteinte dont elle consent à se coiffer avant d'entrer à l'église. C'est elle qui tresse des guirlandes pour les processions, qui entretient les vitraux; on la voit astiquer les croix et les ornements d'argent et, si grande est sa ferveur, si admise sa faveur aux yeux du clergé, que l'archimandrite lui permet d'épousseter l'iconostase, ce qu'elle fait respectueusement à l'aide d'un plumeau violet que lui a confectionné Pola avec de vieux accessoires de théâtre. « Ma récompense, dit Amélia, est de pouvoir converser avec les bienheureux. Je connais le nom de chacun d'entre eux, et tous les faits de leur légende; je leur parle, ils me répondent. »

Sa mère était une Levantine de mauvaise vie, aussi athée que dissolue, et il va sans dire qu'Amélia ne connut de père ni sur terre ni dans le ciel. Elle eut, en revanche, de nombreux oncles ou parrains qui disparaissaient après de courts séjours, sans laisser d'adresse mais néanmoins délestés de leur portefeuille. Amélia, tout naturellement, embrassa la carrière de sa mère et autant de barbons. Disons à sa décharge qu'elle ne prit jamais de plaisir aux heures de

travail et que, n'ayant de vocation que pour la couture, ce n'est pas de grand cœur qu'elle mena la belle vie, fit parler d'elle et pâlir d'envie ses concurrentes moins fortunées. Elle se lia avec Pola alors qu'elles étaient l'une et l'autre à l'apogée de leur carrière mais également mal satisfaites de leur gloire; les deux divas, du lit et de la scène, s'aimèrent d'une amitié si forte que Chouchoula la Marigoula en tomba malade de jalousie. Les mauvaises langues allaient leur train. Pour la forme, elles se proclamèrent cousines, mais les langues ne chômèrent pas pour autant. « Depuis quand la parenté exclut-elle l'aberration ? »...

Amélia est couturière en chambre, officiellement du moins : ses œuvres pies ne lui laissent guère le temps de s'occuper de la mode et son accoutrement habituel n'est pas fait pour lui attirer une clientèle élégante. Tout au plus taille-t-elle parfois des dalmatiques dans un mètre de soie rutilante, vestige de son passé, ou transforme-t-elle une chasuble usagée en robe d'intérieur. Ce ne sont pas ses ouvrages et travaux de dames qui rapportent à Amélia de quoi vivre; à ce compte-là un oiseau des îles mourrait de faim. Elle tire un modeste revenu de ses fonctions quasi ecclésiastiques de veilleuse d'agonisants, de pleureuse, de marraine pour enfants adultérins, d'ouvreuse de stalles. Elle n'a pas sa pareille pour vous laver



un cadavre, pour entonner les nénies, pour diriger une cérémonie funèbre ou joyeuse. D'ailleurs sa conversation ressemble à un extrait d'archives et sa mémoire à un registre de patriarcat. Elle connaît l'état civil de tous les habitants du quartier et ce n'est pas avec elle qu'on peut tricher sur son âge, son sexe ou sa religion.

En fait de religion, Amélia n'est pas exclusive; elle aime tous les rites sans distinction, latin ou byzantin, arménien ou araméen, syrien, moldave ou même protestant... et nul ne songe, devant tant de dévotion, à lui reprocher de boire à plusieurs bénitiers. Si la semaine avait compté quatorze jours, elle eût sans doute cousu des djellabas aux imams et frotté chez des rabbins. Mais c'est — pour des raisons qu'on va connaître — l'église orthodoxe qu'elle préfère entre toutes et, en particulier, la petite chapelle de sainte Euphrosyne.

A trente-huit ans, et pour l'amour d'un officier de police, Amélia se rangea. Il était temps. Déjà des poils lui poussaient sur un menton dédoublé; déjà deux rides se creusaient sur un front défraîchi; déjà des pattes d'oie se dessinaient menaçantes, et l'œil perdait de son éclat. Hésite-t-on à abandonner quand on le peut une existence sans bonheur et sans avenir? Elle ferma sans regrets sa porte aux notables et

autres banquiers qui s'y présentaient encore, mais plus rarement, et congédia même trois grands élèves du Lycée Impérial qu'elle gavait, chaque vendredi, en échange de leur joue imberbe contre son sein, de baklava et de rahat-loukoum. Elle passa une quinzaine d'années auprès du bimbachi bedonnant, incapable de ressentir pour lui un amour véritable, mais à l'abri du besoin et docile comme une filleule envers un parent célibataire et généreux. Elle avait entrevu avec terreur une vieillesse misérable, avait dû vendre ses bijoux; on lui épargnait les années les plus dures d'une catin et Amélia était reconnaissante.

Un jour le bimbachi tomba gravement malade. Le médecin l'alita, s'agita, saigna, purgea en vain. Comprenant qu'avec son amant disparaîtrait tout moyen d'existence (une chrétienne ne peut hériter d'un musulman et Amélia avait négligé de se convertir), et comme folle à l'idée de retourner au ruisseau dont elle était sortie pour atteindre, presque, à la vie bourgeoise, comme folle, disais-je, elle se couvrit la tête et le visage d'une voilette foncée afin de n'être pas reconnue en pécheresse repentante par sa vieille ennemie la marchande de cierges. Elle en achète six à l'entrée de la chapelle voisine et les allume au hasard devant les



saints. S'éteignirent presque aussitôt les cierges de saint Agapet le Thaumaturge, de saint Siméon de Cappadoce, de sainte Barbe d'Emèse, de saint Nicodème le Stéphanophore, de saint Isidore le Stylite; devant l'icône de sainte Euphrosyne le cierge se consuma jusqu'au bout. « C'est un signe, se dit Amélia, que je ne serai pas abandonnée comme une faible femme sans défense. » Et elle rentra chez elle le cœur content.

Le bimbachi mourut dans la nuit. Est-ce la place de dire ici qu'Amélia ne parvint pas sans efforts, tracasseries et quarante formalités à prouver que le mobilier, lit de cuivre, salon doré de fabrication napolitaine, coffres persans, lui venait de sa mère, et récupérer les quelques économies qu'elle avait confiées à son amant ainsi qu'une poignée de bijoux de pacotille. Amélia ne s'est jamais beaucoup attachée aux biens de ce monde, et il n'y a pas de raison pour que nous nous y intéressions à sa place. Le bimbachi mourut donc dans la nuit et Amélia allait se demander à quoi servait le signe de sainte Euphrosyne quand elle vit... Oui, lorsque Amélia se réveilla elle était un homme. Sa poitrine, l'objet de tant de flammes, avait disparu et il lui était poussé des attributs masculins d'une indéniable opulence. Grâce suprême, la

sainte lui avait conservé ses cheveux que, depuis, elle arbore fièrement dans la rue. Amélia comprit alors pourquoi l'amour ne l'avait jamais satisfaite; pourquoi elle s'ennuyait dans les étreintes les plus fougueuses; pourquoi elle avait été incapable de mêler comme tant d'autres le plaisir avec le travail... Elle remercia la bonne sainte Euphrosyne, qui avait vécu de longues années déguisée dans un monastère d'hommes, de lui révéler enfin sa nature et son sexe véritables. Elle se mit à fréquenter l'église dès le lendemain des obsèques puis, son zèle s'étendant, toutes les églises. Le 11 février est pour elle un jour sacré; elle jeûne jusqu'au soir, attendant à genoux sur les dalles glacées le coucher du soleil.

Si un miracle de cette sorte est éventé, on devient une pierre de scandale. Amélia le comprit et ne dévoila pas sa métamorphose. Elle s'épile soigneusement le visage, se rembourre la poitrine avec des bouts de vieux surplis et a soin journallement de bien emmailoter son corps afin de... vous me comprenez, il n'est pas besoin d'appuyer.

Même à Pola, sa meilleure, sa seule amie sur terre, elle ne souffla mot de sa tardive transformation. « En tout cas, se dit la pieuse et sage Amélia, il n'est plus temps, pour elle ni pour



moi, de songer à ces choses... » Sur ce, elle reprend avec allégresse son plumeau violet, et le passe délicatement sur l'icône de son amie céleste, sainte Euphrosyne qui, dans son cadre resplendissant de propreté, sourit à son fidèle serviteur.



## MORT ET APOTHÉOSE DE POLA

Dans la rue il y a l'allumeur de réverbères qui se plaint qu'on n'empale plus. Il y a un âne qui passe et des chiens qui aboient. Il y a les lam-pions d'une noce et les ululements joyeux des invités. Il y a un colporteur qui vante sa pacotille. Il y a le maraîcher qui annonce une nuit de vent. Il y a le petit marchand d'oublies qui chante :

*Voici mon triste sort, hélas ! hélas !  
Je ne vis plus qu'en pleurant la nuit comme le jour  
Et c'est à peine si ma chanson d'amour  
Peut mettre un peu de baume sur ma blessure  
Sur la brûlure de mon cœur, hélas ! hélas !...*

Le soir tombe, la nuit est là, dans la rue. Le vieux cocher de fiacre au nom doublement historique et héroïque de Léonidas Canaris s'apprête à rentrer. Son cheval, Abricot, galope



allégrement malgré son âge. Un fin croissant de lune argente le profil des coupoles et des minarets; son frère orne les drapeaux d'une banderole. Dans la rue c'est la nuit, un chien aboie, hurle.

Là-haut dans la chambre, Pola se meurt. Elle revoit, entre deux hoquets, sa vie passée, toutes ses vies. Comme les déesses au dire des mythologues, sa vie fut multiple et sa légende diverse. Pola gardeuse de chèvres, Pola diva, Pola la Parisienne, Pola aigrie, Pola favorite, Pola prostituée. C'est plus qu'une légende, c'est une litanie. Elle revoit, elle revit. Elle râle...

Pola rend son dernier soupir. Elle a soixante-neuf ans, non soixante-quinze. Pola n'a jamais connu son âge. L'âge des déesses importe peu. Elles ne vieillissent pas dans leurs tuniques drapées.

Chouchoula la Marigoula pleure. Un voile de veuve, subtilisé chez la vieille juive, tombe de son feutre noir, lui entourant la tête et les épaules. Elle vient de chasser Amélia la Miraculée qui prétendait veiller Pola la morte. « Hors d'ici, vil reptile, hypocrite créature du démon. »

— Du temps de mon grand-père, se remémore l'allumeur de réverbères, on allait tous en bande sur la place publique...

— Aïe, mon cœur, psalmodie le marchand d'oublies.

— Il va pleuvoir, annonce le maraîcher météorologue.

— Plus vite, Abricot, plus vite, crie Léonidas Canaris.

— Aghi filo, demandez ma marchandise, s'époumone le colporteur.

— Ignoble renifleuse de soutanes, lance Chouchoula par la fenêtre.

Et, avant de se consacrer à la toilette mortuaire, elle vide une cuvette d'eau sale sur sa rivale qui s'enfuit en la maudissant et en jurant de se venger. « Par ma barbe, dit la dévote, je jure de me venger. »

Amélia mourut dix jours plus tard sans avoir accompli sa vengeance, et c'est Chouchoula qui lavera son corps et qui découvrira le sexe — la barbe et le reste — de son ennemie la Miraculée. Le pope consulté déclarera qu'il faut taire la métamorphose, et c'est comme femme qu'on enterrera le protégé de sainte Euphrosyne.

— Bonne saison, murmure la marchande de cierges en se frottant les mains, cals contre cals.

— Voici trois thalers pour votre deuil, dit la consulesse compatissante. Chouchoula a pu se rendre chez Rébecca, la revendeuse de la rue des Chiffonniers, pour se choisir un beau chapeau de deuil. Et la fille du consul lui a offert un châle en mérinos noir, presque neuf.



Les derniers mois, Pola avait beaucoup baissé. Elle ne terminera pas l'année, disait-on dans le quartier, quand elle risquait son visage bouffi à la fenêtre. Parfois elle ne reconnaissait pas Chouchoula, la prenant pour Marie d'Alexandrie partie voici près de quarante ans pour l'Égypte où elle épousa, croit-on, un chef de gare. D'autres soirs elle attend son ami l'aga qui depuis six ans déjà l'a précédée dans la tombe.

Pola appelait sa mère, se croyait une petite fille, voulait courir et sauter alors que ses jambes ne la portaient plus. « Allons voir les bateaux », proposait-elle à Chouchoula qui n'osait pas la contredire. Elle traînait sa cousine jusqu'à la fenêtre et Pola, de sa voix brisée, essayait de chanter : *Un jour, sur la mer calmée...*

Morte, Pola reprit son visage d'enfant, souriant et détendu; rides et bouffissures avaient disparu. A la contempler ainsi dans sa robe blanche, les cheveux enfouis sous une coiffe de dentelle, on eût dit d'une jeune villageoise parée pour quelque noce ou divertissement campagnard.

Morte, Pola ? Mais non, Pola est immortelle. Il est né, au gré des escadres et des escales, il naîtra toujours de nouvelles âmes burlesques

et enfantines, splendides et misérables, friandes de gloire mais avides surtout d'amour. Nous la retrouverons, espionne trahie, traînant des palaces du Portugal aux bas-fonds de Bucarest. Vamp endurcie, couverte de strass, reine de casinos de banlieue et des lidos de province, elle fera abattre son troisième mari par des marins déserteurs avant de périr elle-même, victime des bootleggers, au temps de la frénésie, du charleston, de la prohibition et des speak-easies. Elle sera guichetière surfardée aux bains des dames se livrant à d'infâmes et merveilleux maquerellages. Elle sera vivandière à Kiev, déguisée en tsarine, haranguant les émeutiers du haut d'une charrette à bras et se saoulant à la vodka pour retomber ivre morte sur la couche fraîche d'un jeune paysan, géant naïf et blond, qui se prénommaît naturellement Ivan.

Le jour où tristement l'on mit Pola en terre, elle qui n'eut rien à envier à ses plus illustres devancières que le trône, c'est un peu de la reine de Saba qu'on ensevelit avec elle; et, flottant autour de la dépouille, les ombres de Jézabel et de Cléopâtre, de Salomé et de Catherine d'Attarine, de Laïs et de la du Barry, de Matahari et de Ninon de Lenclos l'accompagnèrent au lieu de son repos et couvrirent son cercueil d'une pluie d'invisibles paillettes.



Ce furent des funérailles de pauvresse que l'on donna à notre héroïne. Chouchoula suivait à pied le corbillard tiré par Abricot, harnaché de noir et d'argent. Derrière elle marchait le fidèle Babaganouche pendant tant d'années le concierge de Pola. Puis Amélia dont ce fut la dernière sortie et que la Marigoula, par crainte d'un nouveau scandale, ne voulut pas chasser une seconde fois. « Même un jour d'enterrement les chiens ont le droit de se promener. » Puis trois voisines pleurant très fort parce qu'elles étaient bien élevées, qu'elles pensaient que leurs contorsions les mettaient en valeur et qu'elles espéraient hériter de la défroque de la défunte.

Une petite fille en haillons roses regarda passer le cortège et essuya une larme sur sa manche déchiquetée. Deux amis, le fils du parfumeur et le neveu des Ekmek, se dirigeant la main dans la main vers le tripot jadis tenu par la tante de Perla, croisèrent le convoi et, en mauvais sujets incorrigibles, ne s'arrêtèrent même pas de rire. Le joueur d'orgue de Barbarie, cœur tendre et respectueux, fit cesser sa musique et souleva son haut-de-forme graisseux tandis que son singe Marco Parparella, quoique vêtu de rouge, exécuta trois pirouettes lentes qui sont la manière simiesque d'exprimer son chagrin. Lina, Lana et Luna se mirent à la fenêtre et agitèrent leur mouchoir. Un chien

hurla. C'est ainsi que partit vers sa demeure dernière au cimetière des Chrétiens l'héritière de tant de reines, de courtisanes et d'illustres figures du passé. Sur sa stèle on grava ces trois mots simples : POLA DE PÉRA, et Fleur, la femme du jardinier, vint au coucher du soleil planter trois œillets sur sa tombe.

Il apparut cette nuit-là dans le ciel clair du Levant une étoile nouvelle. Les astronomes ne la remarquèrent pas, car il faut des yeux de chair et d'amour pour voir naître les astres. Mais tout le peuple la vit et, d'une voix unanime, cochers et fossoyeurs, baladins et marinières, cafetiers et colporteurs, danseuses et soldats lui donnèrent le nom de la morte. Ainsi, celle qu'on avait surnommée l'Infante de Satan ou, comme Médée, l'ensorceleuse des trois mers, mais aussi l'Amie des humbles, scintille chaque nuit au firmament de la ville assoupie, l'éclairant jusqu'à la fin des temps, comme l'ont chanté les poètes, d'un rayon rose et or.







TABLE



### *POLA DE PÉRA*

Pola la Morte.....	9
Pola Diva.....	10
L'Enfance de Pola.....	11
A la Corne d'Or.....	13
Pola la Parisienne.....	14
Le Retour de Pola.....	15
Pola la mal armée.....	16
Explication .....	17
Le Testament de Pola.....	18

### *PROSES POUR POLA*

Chouchoula la Marigoula.....	23
Les malheurs de Caroline Contri.....	31
Turquoise.....	41
L'Antinoüs du Modern' Bar.....	47
Catherine d'Attarine ou La Dernière Fête...	55
La Pille du Consul.....	67
Pauline Star.....	75
Perla .....	81
La Rose des Deux Guerres.....	91



*Trois Contes miraculeux :*

Les Poissons de Baloukli.....	101
Le Tombeau du Zohari.....	107
Le Juif de Rhodes.....	115
Alexandre l'Auriculaire.....	121
Le Bey ténébreux.....	127
Aux Bains des Dames.....	133
Amélia la Miraculée.....	139
Mort et Apothéose de Pola.....	147

ACHEVÉ D'IMPRIMER  
LE 8 MAI 1964  
PAR J. CHANTENAY  
IMPRIMEUR A PARIS  
POUR RENÉ JULLIARD  
ÉDITEUR A PARIS

N° d'édition 3239  
N° d'impression 2826  
Dépôt légal 2<sup>e</sup> trimestre 1964